

Histoire d'une foi

Véronique Belen



*« Qui cherche la vérité cherche Dieu,
qu'il en soit conscient ou non. »*

Edith Stein

*À tous ceux que j'ai cités dans ce récit,
et qui ont été autant de flammes aux croisées de mes chemins.*

Préface de Daniel HUBERT

Moine bénédictin et psychanalyste

Véronique écrit ici l'histoire de sa vie. A travers les creux et les bosses de son itinéraire, un chemin se dessine. Celui-ci est à première vue ordinaire et pourtant chaque événement rapporté porte en lui des puissances insoupçonnées, jusqu'à ces moments d'infinie douleur où tout bascule. Les failles intimes s'ouvrent et déchirent l'histoire de Véronique.

Comme le montagnard qui pour suivre sa route doit inventer de multiples détours à cause des crevasses du glacier pour atteindre le refuge ou le sommet, Véronique invente elle aussi son chemin à partir de ses propres failles. C'est la faille qui fait le chemin !

Dans son récit, sa liberté s'éveille à travers les âges de sa vie. Les héritages familiaux, sociaux et religieux sont des cadeaux précieux et redoutables. Mais certaines rencontres sont fondatrices, elles laissent des traces pour toujours. Entre héritages et rencontres, toute une quête spirituelle se construit. Les représentations religieuses de l'enfance installent d'abord une foi classique, si tant est que ce qualificatif soit approprié. Très vite, les questionnements viennent bousculer ces acquis. Les choix de la vie importent plus que le poids des idées : « ce qui importe, c'est ce que je perçois dans les agissements d'une personne ».

La Véronique de ce récit de vie n'est pas loin de sa sainte patronne de l'évangile ! Elle éprouve ce qu'elle croit. Elle comprend parce qu'elle ressent. Plus tard, la militance JOC (Jeunesse ouvrière chrétienne) viendra bousculer ces ressentis de foi enracinés dès l'enfance. Les premiers émois de l'adolescence et le choc des études philosophiques lui feront conclure : « Je n'ai plus la foi, je suis une jeune fille libre ». Véronique cherche à devenir elle-même avec son cœur et sa vie.

Dans son métier d'institutrice et à travers plusieurs voyages humanitaires, il y a « de temps en temps, un rai de lumière qui m'attire vers des préoccupations spirituelles ». Des relations affectives fortes ne sont pas rien pour maintenir cette vigilance intérieure qui coule « comme une source, mais c'est de nuit » (Saint Jean de la Croix).

Mariée, mère de trois enfants, les retrouvailles avec la foi sont là, comme un prélude heureux à cette nuit d'existence qui viendra tout bouleverser. La grande dépression est là. Tout est perdu et l'on se perd quand on touche ainsi aux rives de l'extrême.

Emportée dans la confusion, prisonnière d'une vie de foi hallucinée, Véronique reconstruit dans des souffrances insignes son identité. Sur les débris d'une vie déchirée, quelqu'un d'autre est en train de naître : force d'une vie qui refuse de mourir, puissance de la grâce en son mystère ! A l'ivresse de croire seule, et noyée dans des énoncés de croyance déracinés du réel, Véronique répond malgré tout à l'aide qui s'offre, à une oreille attentive, au goût de vivre qu'elle balbutie encore, avec quelques-uns.

A propos de la grande dépression, un ami psychiatre m'a souvent parlé du « sirop du temps » pour guérir cette grande souffrance. Ce sirop, ce breuvage médical, qui normalement calme l'inflammation, rend la parole plus facile et plus fluide mais si souvent amère !

Véronique nous offre à lire ici quelque chose du temps de sa vie. Par-delà tous les bouleversements vécus, nous la voyons renaître à ce qu'elle est profondément, à sa parole et aux liens qui la font vivre. De les avoir éprouvés dans sa chair, elle sait quel est son chemin, sa vérité et sa vie.

Daniel HUBERT

Moine bénédictin et psychanalyste

Avertissement :

Par souci de discrétion, certains prénoms ont été changés dans ce récit.

Chapitre 1

L'enfance

Une foi en germe

Je suis toute petite, assise entre mon père et mon grand-père maternel, au dernier rang de la tribune des choristes, celui qui est contre le mur. Autour de moi, tous ces messieurs qui chantent, pas de distraction en vue sinon les petits livres de messe qu'on me glisse dans mon sac à main du dimanche. Mais j'aime bien être là, entre les deux hommes que j'aime le plus au monde.

A la quête, mon grand-père me donne une pièce de vingt centimes, c'est la plus grande des pièces jaunes et je suis fière de la mettre dans la corbeille garnie d'étoffe pourpre.

Je regarde autour de moi, c'est magique la tribune parce qu'on y voit la moitié supérieure des vitraux. J'aime bien les couleurs et la lumière des vitraux.

J'écoute, les chants et les prières s'imprègnent dans ma mémoire, je dis et je chante ce que je sais. J'entends comme des histoires, et ce qui revient toutes les semaines, je me le répète dans ma tête, contente quand ma mémoire va aussi vite que les mots du curé.

Je suis la plus jeune de la famille, mes sœurs savent déjà lire et écrire, et comme je les envie, elles m'écrivent des petits textes au crayon et je repasse dessus au stylo. Comme ça j'apprends les lettres. Et de fil en aiguille, je commence à lire...

Il y a un grand vitrail au centre du chœur, avec le Christ drapé d'un linge blanc, l'air serein. Et une inscription en bas du vitrail.

C'est long la messe, alors j'ai le temps de m'attarder sur l'inscription.

Et un jour, je m'émerveille intérieurement : cette fois c'est sûr, je suis arrivée à lire ce qui est écrit !

« Je suis la Résurrection etlavie »

Les mots sont segmentés ainsi à cause des jointures du vitrail, je ne comprends pas ce que ça peut vouloir dire « etlavie » (je prononce le « t »), mais pas grave, je suis arrivée à lire !

Maintenant je suis plus grande, et comme je vis en Moselle, le curé du village vient nous faire toutes les semaines une heure de catéchisme à l'école. D'ailleurs il ne dit jamais « catéchisme ». Il nous dit « religion », qu'il prononce « relugion », et il nous explique que ça vient de « religare », relier. Relier les gens entre eux.

En religion, on parle de l'amitié, du partage, de la vie avec les camarades de classe, de ce qu'on peut faire de « sympa » et de « pas sympa ». Comme on ne comprend pas tous le mot « sympa », il nous l'explique. On apprend à réfléchir sur nos actes, à se remettre en question, parfois on raconte par des textes comment on a agi et comment on aurait pu agir mieux. On illustre tout ça. J'aime bien mon cahier de religion, je continue mes dessins à la maison. Mais je ne veux pas qu'on le regarde, chez moi, ce cahier-là. C'est comme un cahier secret.

On parle aussi du monde, des riches et des pauvres, de ce qu'on pourrait faire pour aider.

On parle certainement de Jésus mais ce n'est pas de ça que je me rappelle. Je me souviens surtout d'un personnage, ce curé que j'adore, son large sourire, sa voix chaleureuse, cet éclair de lumière dans ses yeux, sa façon de voir le positif partout.

Dans ma classe arrive au cours moyen un maghrébin. Il est un peu perdu à l'école, alors pour l'aider à comprendre la langue, les consignes, le travail, le maître l'assoit à côté de moi. On devient bons copains, en plus il habite près de chez moi et on fait le chemin de l'école ensemble.

Toutes les semaines, il voit arriver le curé en fin d'après-midi à l'école, et il a envie de rester à l'heure de religion. Le curé est un peu embêté, il lui dit qu'il n'a pas la même religion que nous, qu'il n'a aucune obligation à rester. Mais Farid veut rester. Alors il reste, et on continue les cours de religion pareil qu'avant, l'amitié, les copains, « religare »...

Au CE2 - c'est l'année d'avant - j'ai neuf ans et je vais faire ma première communion. Comme j'attends ça !

Mes parents ont fait un choix un peu bizarre à mon baptême : ils m'ont choisi une marraine et un parrain, leurs cousins, que tout oppose. Ma marraine est femme de ménage et a un langage de charretier, mais elle se montre toujours très aimante avec moi ; mon parrain est DRH et vit dans le luxe avec une femme bourgeoise pleine de manières, je les vois peu. Ma mère, qui est toute simple, a de gros complexes vis-à-vis de cette femme. C'est la grande discussion avant ma communion : ça ne sera pas assez bien pour eux si le repas est à la maison. Alors ils se mettent en frais, ils décident de réserver au café-restaurant d'à côté.

Tout est prévu.

Quelques jours avant ma communion, mon parrain fait savoir qu'ils ne viendront pas, sa belle-mère a son anniversaire.

Ça reste un sujet de vexation pendant pas mal d'années pour mes parents...

On fait quand même le repas au restaurant. Moi je suis triste parce que mon parrain ne viendra pas.

Pour se faire pardonner, il m'offre une superbe médaille de la Sainte Vierge, qui est tellement lourde et travaillée que ma mère a peur que je la perde et par la suite, je n'aurai le droit de la porter que le dimanche, et encore...

Tout ça ne me gêne pas complètement le bonheur de ma communion.

Parce que moi, au fond du cœur, j'ai un vrai ami, et que ce jour-là, je vais vraiment le rencontrer : c'est notre curé que j'aime qui nous l'a dit. Ce jour-là, je vais recevoir Jésus. D'ailleurs c'est ce que mon oncle prêtre me dit d'écrire sur mes images de communion :

« J'ai reçu Jésus Pain de Vie le 24 juin 1973 ».

Et j'écris ça à la main sur toutes mes images, un gros paquet d'images modernes pas belles qu'il m'a données, j'aurais préféré les images que je regarde tous les dimanches dans mon sac à main pendant la messe et que mes camarades vont avoir aussi, avec des Jésus en berger dans de beaux paysages.

Mais ça, ça ne me gêne pas non plus le bonheur de ma communion.

Je suis pleine de ferveur ce jour-là quand on s'avance dans l'allée, toutes les filles en blanc et les garçons en costume, et qu'on chante :

*« Nous marchons vers l'unité,
Nous marchons vers l'unité,
L'unité de tous les hommes.*

*Dans le fond de mon cœur,
Je sais que Dieu, le Seigneur,
Avec lui nous rassemblera.*

*Jamais nous n'aurons plus peur !
Jamais nous n'aurons plus peur,
Car l'amour est notre force. »*

J'y crois de tout mon cœur !
C'est le plus beau jour de ma vie d'enfant.

Gamine, je vais à la messe tous les dimanches avec mes sœurs et mon père. Ma mère y va en général plus tôt le matin ou le samedi soir, pour pouvoir préparer le repas du dimanche. A cette époque, il y a encore beaucoup d'enfants à la messe, c'est aussi le rendez-vous avec les copines. Parfois je me fais gronder parce que je bavarde trop, dans les rangs du devant, côté filles - on ne se mélange pas avec les garçons dans ces années-là.

Tout ce que j'entends à l'église m'est familier. L'Évangile, les paraboles de Jésus, je les écoute semaine après semaine et ils s'imprègnent en moi.

Notre curé fait le plus souvent des homélies à caractère social. Il est toujours du côté du plus pauvre, du plus opprimé, du plus méprisé, du plus exploité dans la société. Les gens du village disent de lui qu'il est socialiste, et plus tard, de son successeur, que celui-là est encore pire, qu'il est communiste.

Pour ma famille et moi, on pense tous qu'il est dans le juste, que l'Évangile c'est ça, mes parents ont des idées de gauche et c'est parfaitement en harmonie avec notre foi.

Pas pareil avec mon oncle, qui est prêtre dans un autre village. De sa bouche on n'a pas le même son de cloche. Pour lui ce qui compte, c'est la pratique religieuse, la morale, le respect des traditions, la liturgie. Il critique souvent nos prêtres, il ironise sur leurs engagements à l'ACO (action catholique ouvrière).

Pour moi ce qui importe, c'est ce que je perçois dans les agissements d'une personne. J'observe que notre curé met complètement en pratique ce qu'il prêche, que c'est un homme d'une gentillesse et d'une disponibilité extraordinaires, et de l'autre côté que mon oncle est toujours dans la critique, les interdits, les conflits familiaux, les leçons de morale, le jugement négatif sur autrui. Alors mon choix est vite fait. J'ai la foi en l'Évangile tel que je le perçois dans ma paroisse, et pas dans un catalogue de règles ecclésiales à respecter. Tout ce que j'apprends en cours de religion à l'école et plus tard au collège va dans le même sens : l'amour d'autrui. C'est pour moi le fondement de ma foi.

Avant les grandes fêtes catholiques, on va se confesser, encore dans le confessionnal à ce moment-là. C'est un moment que je redoute : faire un retour sur moi-même et débusquer en moi tous mes manquements, mes égoïsmes, mes vanités, mes paresse... J'essaie toujours d'être sincère quand je dis ce que j'ai sur la conscience dans cet endroit bizarre qu'est le confessionnal. Mais il s'en suit à chaque fois un dialogue chaleureux avec notre curé. Et ce moment extraordinaire de l'absolution, du pardon de Jésus. J'aime ce moment entre tous. Je retourne prier sur les bancs de l'église, je me sens lavée, toute neuve, c'est comme une page vierge et je peux repartir sereine pour les mois suivants... en faisant attention de ne pas accumuler trop de manquements pour ne pas avoir à en raconter trop la prochaine fois...

Dans les années suivantes, on célèbre dans ma paroisse des liturgies pénitentielles avec absolution collective. Plus de confessionnal. Ça semble plus confortable pour tout le monde.

Ce n'est que bien plus tard, après trente-cinq ans, que j'ai redécouvert la confession individuelle et que je l'ai à nouveau appréciée comme une chance.

Catholiques et protestants

Je suis une petite fille qui se pose beaucoup de questions. Mes parents n'ont pas beaucoup de bases culturelles pour y répondre. Alors j'ai parfois des réponses hâtives qui suscitent encore plus de questions qu'elles n'en résolvent.

Le mari de ma tante est protestant. Ça a été le drame de la vie de ma grand-mère paternelle, pieuse à l'excès, que sa fille catholique ait épousé un protestant. J'ai une idée un peu tronquée sur les protestants, parce que mon oncle est en fait surtout anticlérical et athée. Quand il y a un repas de famille, c'est un vrai casse-tête, il faut éloigner à tout prix l'un de l'autre l'oncle (côté maternel) qui est prêtre catholique et l'oncle (côté paternel) qui est anticlérical et moqueur. Ils s'écharpent à chaque fois qu'ils se rencontrent, ayant en plus chacun un ego surdimensionné. Il faut gérer l'affrontement pour que ça ne gâche pas la fête de famille.

Je demande à mes parents quelle est la différence entre les catholiques et les protestants, parce que quelque part, je me doute bien que mon oncle anticlérical et athée n'est pas représentatif du protestantisme.

Ma mère me répond que les protestants ne croient pas à la Sainte Vierge. Elle-même, c'est tout ce qu'elle sait, je suppose.

Ça n'apaise pas vraiment mon questionnement, d'autant plus que moi-même, j'ai un peu un problème avec la Sainte Vierge. D'ailleurs un jour j'ai demandé à ma mère ce que ça voulait dire « Vierge », et elle ne m'a pas répondu.

La Sainte Vierge, chez nous, elle est partout. On a une statue de plâtre que mes parents ont rapportée de Lourdes. On a aussi une boîte à musique qui représente la grotte de Lourdes, et qui joue « Les saints et les anges », on l'écoute le soir quand on va au lit. On connaît toutes par cœur notre « Je vous salue Marie », bien sûr. Le 15 août on fait la procession à la grotte avec les cierges, quand il pleut ça tombe à l'eau, c'est le cas de le dire. On a même des gourdes pour nos sorties avec l'école qui ont été achetées à Lourdes, aussi avec la grotte dessus. Quand on va en vacances chez nos grands-parents paternels, le soir, notre grand-mère nous fait tremper les doigts dans le bénitier et on prie avec elle. Et on a toutes les quatre « Marie » dans nos prénoms. Nos parents disent que c'est comme ça dans une famille catholique.

Mais moi, si j'ai un problème avec la Sainte Vierge, c'est parce qu'on parle toujours de sa tendresse de maman, qu'elle nous aime tous comme elle a aimé son enfant, comme nous aime notre maman.

Or moi, ma maman, je cherche désespérément sa tendresse et je ne la rencontre pas. Elle est là, toujours là, elle nous soigne, nous nourrit, nous habille, on ne manque jamais de l'essentiel, mais pas de tendresse, pas de bisous, pas de gestes, pas de mots doux. Jamais. J'ai un grand vide dans le cœur. J'essaie de lui plaire mais j'ai le sentiment de ne pas y arriver. Je sais que je suis l'enfant de trop, celui qui est venu au bout du bout de sa fatigue, quatre enfants en six ans. Elle le dit souvent. En plus encore une fille, pour la quatrième fois. A ma naissance, ils ne savaient même pas comment m'appeler. Plus de prénom de fille en réserve. Alors ma tante, la sœur aînée de mon père, qui est très pieuse, lui a dit :

« Appelle-la Véronique, comme sainte Véronique qui a essuyé le visage du Christ sur son chemin de croix. »

Et ils m'ont appelée comme ça. Et j'aime cette histoire, j'aime mon prénom, j'aime cette sainte dont on n'a aucune preuve qu'elle ait vraiment existé. Elle est pourtant là, dans toutes les églises, à la sixième station du chemin de croix. Je vis dans un doux compagnonnage avec elle. Ce n'est pas rien d'avoir été prénommée Véronique à sa naissance parce qu'une femme a, il y a 2000 ans, montré une compassion extrême pour un Christ harassé de souffrance au terme de son calvaire. Elle lui a tendu un linge pour qu'il puisse essuyer son visage, et son image y est restée imprimée.

« *Vera icona* », ma compagne au quotidien.

Si je n'ai jamais su beaucoup prier la Vierge Marie, par contre j'aurais toujours aimé vivre au temps du Christ, pour le rencontrer, l'écouter, le voir de mes yeux. J'aurais peut-être été cette femme au Golgotha, j'aurais essuyé son visage et je lui aurais offert quelques secondes de douceur dans son martyre.

L'amour pour la personne de Jésus, je l'ai toujours eu, total. Ma prière, c'est lui parler, être avec lui, l'aimer. Je n'ai pas eu de frère. Il a pris toute cette place, et bien plus encore.

Je ne me suis vraiment réconciliée avec Marie qu'à quarante-six ans, en voyant ma maman sur son lit de mort. Elle avait un visage serein, un beau sourire. La fin de toutes ses misères, qui ont été nombreuses, de toutes ses angoisses qui la rendaient parfois incapable de déceler les manques affectifs de ses proches. Elle avait si peu d'estime de soi qu'elle pensait en toute bonne foi qu'on ne pouvait qu'aller mieux qu'elle.

J'ai été saisie en la contemplant. Si elle était si belle et si détendue, là, passée de l'autre côté, c'est que la Sainte Vierge qu'elle avait tant priée toute sa vie était venue elle-même la chercher, qu'elle avait vu son sourire maternel avant de s'en aller, et qu'elle s'était jetée avec amour dans les bras de cette maman aimante après laquelle elle avait languie toute sa vie....

J'aime à les associer toutes deux dans mon cœur désormais, et je sais qu'elles veillent...

Roi des Juifs

Chez nous, on a un crucifix dans toutes les pièces, au-dessus de l'encadrement des portes.

L'inscription des crucifix m'intrigue : « INRI ».

Je demande à notre curé ce que ça veut dire. Il me répond que ce sont les initiales de « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ».

Voilà qui m'intrigue encore davantage.

Roi des Juifs !

Mon père travaille dur pour un salaire de misère. Menuisier de métier, il est livreur dans l'ameublement pour un patron qui l'exploite. Et comme beaucoup de commerçants de cette ville de Moselle, son patron est juif.

Alors on entend des poncifs pas très sympas sur les Juifs à la maison. Pas facile de faire la part des choses entre cette rancœur contre le patron qui exploite et ce qui est à la base une autre religion. Là aussi, je demande ce que c'est vraiment, d'être juif. On me répond que ce sont les Juifs qui ont tué Jésus. Et du coup, c'est difficile d'avoir a priori un sentiment de sympathie pour ceux qui ont tué le Christ que j'aime tant.

Je reste avec mes questions pendant des années. Heureusement que les cours d'histoire m'en apprendront davantage par la suite. Heureusement que j'ai lu et relu « *Le journal d'Anne Frank* », un de mes livres préférés.

Des années plus tard, je me suis plongée longtemps, avec délectation, dans la culture juive, et j'ai enfin vraiment compris l'inscription « INRI ».

Pour moi, la religion juive et le christianisme peuvent coexister sans problème. Ce que les Juifs ont par élection du sang, les chrétiens l'ont par adhésion à l'Évangile. Le christianisme est le prolongement tout naturel du judaïsme. Je me sens des affinités particulières avec les Juifs messianiques, qui reconnaissent Jésus comme Messie d'Israël. Mais la foi des autres Juifs ne me semble pas non plus en contradiction avec la mienne : ils attendent le Messie issu du peuple juif.

Un article de foi chrétienne, que la plupart des catholiques oublie alors qu'ils le disent plusieurs fois à chaque messe, « *Nous attendons sa venue dans la Gloire* », me parle en profondeur.

Oui, je crois qu'un jour, le Christ reviendra non plus comme le Serviteur souffrant d'Isaïe, qu'il a déjà été du temps de sa vie parmi les hommes, mais dans toute sa plénitude de Roi de Gloire. Issu du peuple juif à jamais. Je crois profondément que les Juifs et les chrétiens qui n'ont pas oublié cet article de foi attendent le même Messie, même s'ils n'en ont pas conscience.

C'est triste qu'on ne puisse plus de nos jours évoquer cet article de foi parce qu'on se fait aussitôt traiter de délirant ou de sympathisant de secte. Les librairies sont truffées de livres ésotériques tous plus délirants les uns que les autres, auxquels la société accorde du crédit. La psychose collective autour de 2012 a de beaux jours devant elle.

Mais une croyance fondamentale de deux grandes religions monothéistes plusieurs fois millénaires est taxée de ridicule...

Chapitre 2

La jeunesse

Premiers engagements

Pendant toute mon enfance et mon adolescence, je sors très peu de chez moi hors du temps scolaire. On ne part jamais en vacances - pas les moyens, des animaux... Les seules sorties en famille sont les visites aux grands-parents le dimanche. Je ne suis inscrite à aucune activité.

Il n'y a que la chorale paroissiale qui rythme la semaine et l'année. J'y suis avec mon père et mes trois sœurs. Une autre famille de cinq filles est là aussi au complet, et d'autres adolescentes, qui sont mes amies. C'est sympathique et bon enfant. Pendant des années, c'est le curé de la paroisse lui-même, très musicien, qui nous apprend des chants à quatre voix et nous dirige. On se donne du mal pour bien chanter aux grandes fêtes liturgiques. On sait aussi s'amuser lors des soirées annuelles où les aînés apprennent à danser aux plus jeunes.

Parfois, il arrive qu'à la messe du samedi soir, on se retrouve seul à la tribune des choristes. C'est intimidant, mais il faut chanter quand même !

Je commence à jouer de la guitare, et de temps en temps, je joue à la messe. Parfois aussi de la flûte à bec avec mon amie. Un peu de stress dans notre vie toute simple...

Un jour, notre curé me propose d'aller à la fête annuelle de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) de mon secteur. C'est le début d'une longue histoire dans ce mouvement. J'intègre une équipe, je me fais de nombreux amis, j'apprends à militer pour défendre nos droits au lycée, au travail pour les apprentis... Les équipes se réunissent de façon régulière en « Révision de vie », on apprend à réfléchir à notre quotidien sur la trame du « Voir – Juger - Agir », encadrés par un aumônier. Echanges riches et fructueux, aumôniers à l'écoute et jamais moralisateurs. Je me sens de plus en plus en phase avec cette Eglise-là, celle du peuple des petits, mais qui ne se soumettent pas. Après quelques années, j'encadre moi-même une équipe d'adolescentes, non sans difficultés. Je prends quelques responsabilités dans le mouvement.

Les sessions en grand groupe le temps d'un week-end sont des moments forts, riches de rencontres.

J'ai cependant quelques hésitations à me lancer complètement dans le militantisme. Un jour, je distribue des tracts à l'entrée du lycée contre l'excès de frais scolaires et je me retrouve dans le bureau du proviseur, étonné qu'une élève modèle fasse de la subversion. Il tique sur le C de JOC. Je n'ai pas bien compris s'il a cru que c'était « communiste » et pas « chrétienne », en tout cas je le lui explique.

Toutefois, j'ai un regret à la JOC dans ces années-là, c'est que le côté « foi chrétienne » en soit presque totalement absent. Certes, c'est un mouvement d'Eglise, encadré par des prêtres, mais à force de ne pas vouloir éloigner les jeunes qui n'ont pas forcément la foi, on ne parle jamais de Dieu. Et mon malaise s'installe les dernières années, j'ai davantage l'impression d'être dans un pré-parti politique ou un syndicat que dans un mouvement chrétien.

Je mets un terme à tous mes engagements à la JOC quand j'entre dans le métier d'institutrice. Manque de temps, et perte de motivation...

Une foi contemplative

Depuis l'enfance, j'ai une foi mystique, contemplative. Toujours cet immense amour pour le Christ.

L'année de mes seize ans, mon oncle prêtre m'emmène en vacances avec lui en Haute-Savoie, dans une pension de village tenue par des religieuses. C'est la première fois de ma vie que je vois les Alpes.

Les sœurs – il y en a cinq ou six, deux résidentes et des pensionnaires en vacances – sont gaies, drôles, pleines de gentillesse. Je suis la seule jeune fille dans cette maison, mais je passe un séjour très agréable. Un jour, lors d'une promenade, j'ai une discussion avec une sœur qui me parle de la vocation de religieuse. Je m'interroge un peu pour moi-même, mais très peu en fait, je me sens appelée à une autre vie, les garçons m'attirent et j'ai une très grande envie d'avoir des enfants.

Il y a deux autres temps forts dans ce séjour : mon oncle m'emmène visiter le couvent des Voirons, perché dans la montagne, avec une vue magnifique sur le Mont-Blanc, que je découvre. Les religieuses de ce couvent sont très jeunes, elles vendent de la poterie artisanale, et je suis frappée par leur visage lumineux, leur beauté très pure. Cette lumière de la sérénité que j'ai vue souvent sur le visage des contemplatifs.

Plus forte encore est mon émotion lorsque nous visitons l'abbaye de Tamié, en Savoie, où vit une communauté de moines trappistes. Nous assistons à l'office. Je suis saisie par la beauté des chants, la justesse des voix des moines, l'atmosphère fervente de ce lieu, dans cet écrin de verdure où tout me semble en harmonie.

Je ne sais pas encore que cette visite aura un impact très fort dans ma vie de foi. Mais j'en emporte des souvenirs : une image de Notre-Dame de Tamié, une statuette aux lignes pures que l'on peut voir dans une niche des murs extérieurs, et une image d'une statue de Saint Benoît qui tend l'oreille pour écouter la Parole de Dieu :

« *Ecoute, mon fils* ».

Je la contemple tous les soirs sur le mur de ma chambre, aujourd'hui encore. Je l'ai mise à côté d'un crucifix, là, au creux du bras du Christ.

Etienne

Depuis la sixième, où nous avons fait connaissance, Etienne est mon grand ami. On partage le goût pour la littérature, de franches rigolades, les mêmes origines rurales - on plaisante souvent sur le dialecte local qu'on comprend tous les deux - toute une façon de voir les choses. Etienne est posé et a beaucoup de finesse intellectuelle, et pas grand-chose en commun avec les garçons de son âge, ce qui fait que j'ai la même intimité avec lui qu'avec mes meilleures amies. D'ailleurs on forme un petit groupe fort sympathique, lui, ma meilleure amie, deux copines de collège et moi. Avec Etienne, et ça nous rapproche énormément aussi, on partage beaucoup de choses au niveau de la foi. Il est croyant lui aussi, pratiquant comme moi, il apprend à jouer de l'orgue en plus du piano et je vais parfois l'écouter jouer à l'église où il prend ses cours. J'ai par contre la foi un peu plus « militante » que lui, il me dit qu'il a tendance à être « un chrétien qui met son drapeau en poche ».

En seconde, nous entrons dans deux lycées différents de la même ville, mais nous continuons à nous voir tous les jours car nous descendons du train à la même gare. Mon train arrive avant le sien, je l'attends et on fait un bout de chemin ensemble. Avec ma meilleure amie, nous allons aussi parfois le voir à la pause de midi, nous avons le droit de sortir de notre établissement mais pas lui, du coup nous nous parlons à travers les grilles de son lycée.

C'est à seize ans que mes sentiments pour lui évoluent. Un jour, chez lui, je l'écoute jouer au piano la « *Sonate au clair de lune* » de Beethoven et je me prends à rêver. Tant d'harmonie ne peut pas rester sans suite. Je pressens que je ne retrouverai jamais une telle complicité avec un garçon, et que c'est sans doute lui l'homme de ma vie. Je nourris des sentiments amoureux pour lui. Je lui en fais part, pas de vive voix mais dans des lettres, auxquelles il ne répond jamais de façon claire. Je n'arrive pas à savoir si ces sentiments sont réciproques ou pas. Alors nous continuons à nous voir comme si de rien n'était, je fais preuve de patience, je rêve du jour où il me prendra la main ou bien m'embrassera, dans les petites rues dans lesquelles nous passons après son cours d'orgue... J'attends et rien ne se passe...

Depuis le début, je sais qu'il y a une alternative à notre histoire : peut-être bien qu'Etienne a une vocation religieuse. Auquel cas il choisira les ordres et je le perdrai. Je le sais et je l'accepte, je prie même en ce sens : « Seigneur, si tu veux Etienne à ton service, appelle-le et je m'effacerai. » C'est douloureux mais ma foi est plus forte que mon intérêt personnel.

Une nuit - je suis en début de terminale, dix-huit ans bientôt - je rêve que je suis amoureuse d'un professeur de mathématiques et que j'apprends qu'il est séminariste. Le lendemain, je vais chez ma meilleure amie, Etienne est là aussi. Je raconte mon rêve en riant, mais intérieurement en fait je ne ris pas vraiment. Etienne fait allusion au fait que ce n'est pas un rêve anodin.

Je lutte pour ne pas comprendre, mais j'ai déjà compris.

Quelques jours après, nous cheminons à nouveau ensemble le matin vers nos lycées respectifs, et Etienne m'annonce qu'il veut entrer dans la vie religieuse après le bac.

Ecroulement. Ecroulement de toutes parts.

La philosophie et le doute

Je suis en terminale littéraire et nous avons huit heures de philo par semaine. J'adore la philo, mais elle bouleverse toutes mes certitudes.

Le programme de philo commence avec Socrate. Socrate me fascine, je suis séduite par les valeurs qu'il défend, qui se rapprochent énormément des miennes, de mes valeurs chrétiennes. Nous devons rédiger un court paragraphe sur Socrate dans nos brouillons, et la prof passe dans les rangs. J'ai écrit : « Socrate me fait penser à Jésus Christ. »

La prof s'arrête sur mon cahier, et avec son stylo rouge, elle barre d'une croix le mot « Christ » :

« En philo, on dit Jésus. »

Je reste interloquée devant mon cahier et ce « Christ » barré d'une grosse croix rouge.

Chaque cours de philo apporte son lot de questions – c'est le but, et c'est bien ainsi. Je lis « *Les animaux dénaturés* » de Vercors et un gouffre béant s'ouvre devant mes pieds : L'homme a-t-il une âme ?

Je ne trouve absolument aucune réponse à ma question, qui me taraude jour après jour. L'aumônerie du lycée, que je fréquente assidûment, ne m'est d'aucun secours face à ce doute subtil. A la rentrée de seconde, l'aumônier nous avait demandé d'écrire anonymement sur des papiers qui était le Christ pour nous. J'avais répondu par plusieurs phrases pleines de certitudes ferventes. Quelqu'un avait répondu : « Je me le demande », et lorsque les papiers ont été lus, j'ai réagi par l'incompréhension. Qui pouvait bien avoir écrit cela ? Comment pouvait-on douter ainsi ?

Ma meilleure amie m'avait dit ensuite que c'était elle, et j'avais été complètement démunie face à son doute, d'autant plus qu'elle était venue à la foi un peu tardivement à mon contact, entre autres.

Et là je suis en terminale, et pan par pan, toute ma foi s'écroule.

L'homme a-t-il une âme ? Où est Dieu dans l'évolution de l'espèce ?

J'en suis là à la Toussaint 1981. Etienne ne m'a pas encore dit qu'il veut entrer dans les ordres.

Quelques jours avant la Toussaint, j'assiste, comme avant chaque fête liturgique, à la célébration pénitentielle collective de ma paroisse - l'examen de conscience suivi d'une absolution collective.

Et là, je me rends compte que je n'arrive plus à prier.

Le « Credo » ne sort plus. Je n'arrive plus à dire : « *Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant...* ». Je ne peux plus le dire. Le doute est là. Je ne crois plus.

Je pleure à chaudes larmes, au premier rang de la tribune, espérant que personne ne me verra.

Quelque chose s'est brisé en moi.

Je ne crois plus.

Je raconte ça par écrit dans mon journal intime, que je mouille lui aussi de mes larmes. Impossible d'en parler à mes parents, je me dis que ça leur ferait trop de peine, moi qui suis la plus fervente de la fratrie. Je n'arrive pas à imaginer comment je pourrai vivre sans la foi chrétienne dans cette famille-là, où tout est dicté par les règles morales de l'oncle prêtre et rythmé par la pratique religieuse. Je choisis de ne rien dire.

C'est quelques jours après qu'Etienne m'annonce qu'il va suivre sa vocation religieuse.

Je n'en suis plus à un écroulement près.

Mais ça devient dur pour moi d'avoir Dieu pour « rival », dans la mesure où je ne crois plus en lui.

Il me prend Etienne.

Et moi, je deviens quoi ?

Et quelles valeurs morales aurai-je désormais, vu que l'Evangile était la base de tout mon code du « vivre ensemble » ?

Le curé de mon enfance, que j'ai toujours tant aimé, est encore en fonction dans mon village pour quelques mois avant de prendre sa retraite, il a une maladie. Je vais le voir et je lui raconte tout ça, mon doute, ma détresse. Il dédramatise, il me dit : « Véronique, tu as perdu ta foi d'enfant, c'est normal, tu dois trouver ta foi d'adulte. Tu retrouveras le Christ dans les autres. »

En fait, je ne suis pas vraiment décidée à trouver ma foi d'adulte tout de suite. Car pour le moment, je me sens libre.

Un soir, je m'arrête longuement près d'un guitariste irlandais qui fait la manche dans la rue. Je l'écoute et je me sens différente, tout à coup.

Je n'épouserai jamais Etienne. Je n'ai plus la foi. Je suis une jeune fille libre.

Après, c'est la réorganisation de ma vie intérieure.

Parallèlement, on parle beaucoup de Freud, de la psychanalyse en cours de philo, et je découvre toutes ces nouvelles notions avec passion. Nietzsche aussi, qui me révolte un peu : « *Périssent les faibles et les ratés ! Et il faut même les y aider !* », Marx : « *La religion est l'opium du peuple* », Sartre, une façon de penser qui ne m'avait jamais effleurée. Je suis avide de découvrir mais mon doute devient abyssal. J'approfondis aussi en cours d'histoire des événements qui me font rougir d'être catholique. L'Inquisition, le procès de Galilée, la Shoah... Enfant, je m'interrogeais sur la différence entre catholiques et protestants. Les massacres de la Saint Barthélémy blessent ma conscience, d'autant plus que j'approuve les principes d'origine du protestantisme. Face aux anticléricaux, je n'ai plus d'argument.

Je porte aussi un regard critique sur la soumission de ma famille aux diktats de l'oncle prêtre. Ma mère est toujours dans le souci du « qu'en dira-t-on », bien qu'elle souffre jusqu'au fond de son être de la collusion sans concession de son frère et de sa mère, le plus souvent contre elle. Il faut toujours veiller à rester dans les normes morales du catholicisme. Sortir avec un garçon, c'est mal, aller à la messe le dimanche, ça ne se discute pas, se marier, c'est à l'église. J'étouffe.

Je ne veux pas pour autant d'un néant moral. J'ai toutes les peines du monde à mettre quelque chose à la place de ma foi. Je découvre le mot « agnosticisme » et je trouve qu'il me va tout à fait. Plus assez naïve pour me dire croyante, pas assez sûre de moi pour me dire athée. Dieu, je ne sais pas s'il existe. C'est tout à fait l'état d'esprit dans lequel je suis.

Je reste sensible aux valeurs de l'Évangile. Je suis toujours foncièrement de gauche, dans ces premières années où elle est enfin au pouvoir.

Alors un jour, je me dis :

« Jésus, je ne sais pas qui tu es. Je ne sais pas si tu es ou non le Fils de Dieu. Je ne sais pas s'il y a un Dieu. Mais je te garde comme mon philosophe préféré. »

Et c'est ma position pendant de longues années. Je reste, je pense, une personne bienveillante et sensible à autrui. Mais je n'ai plus la foi de l'Église. Et à vrai dire, à dix-huit ans, ça m'arrange bien, parce que j'ai envie de commencer à goûter aux plaisirs de la vie...

Après le bac, j'entre dans une vie nouvelle : je suis admise à l'École Normale d'Instituteurs et j'ai la chance de ce fait de poursuivre mes études en étant rémunérée. Je vis tout ce dont j'ai été privée jusque là du fait de la condition modeste de mes parents : premiers voyages, sorties avec des amis, première voiture... Un grand vent de liberté. Je me découvre aventurière alors que j'ai connu jusque là une vie étroite et sage.

J'apprends aussi les contraintes d'un métier exigeant, les études ne sont pas excessivement difficiles mais les périodes de pratique en classe très denses en travail.

Ces trois années sont à la fois enthousiasmantes, car pleines de découvertes, et douloureuses, car je n'arrive pas à atteindre un équilibre intérieur. J'aime à nouveau, longtemps, de façon non réciproque, et j'en souffre beaucoup. Ou alors je me lance dans des petites histoires d'amour pas vraiment convaincantes qui ne durent pas et me laissent un goût amer.

Je n'ai plus de « port d'attache » au niveau de mes valeurs, comme j'avais pu en avoir un jusqu'à dix-huit ans avec ma foi.

Parfois, une étincelle m'éclaire à nouveau : des moments forts à la JOC, dans laquelle je suis encore engagée à ce moment-là ; un spectacle à Paris qui me ravit : « *Un homme nommé Jésus* » de Robert Hossein, qui m'émeut tellement que j'attends l'acteur tenant le rôle du Christ à la sortie des artistes pour le remercier.

Je relis l'Évangile. La foi m'attire. Mais toujours, je fais un pas en avant vers la croyance pour reculer à nouveau. Le personnage de Jésus m'interpelle toujours au plus haut point, mais le mot « Dieu » n'a plus de signification pour moi.

Je continue néanmoins à chercher des réponses à mes questions existentielles où je peux. La philosophie et la psychologie, qui sont également au programme de ma formation d'enseignante, m'intéressent toujours autant qu'en terminale.

Comme si mes doutes religieux ne suffisaient pas, le petit copain de ma meilleure amie et colocataire, qui est très souvent chez nous, ébranle aussi mes convictions politiques. Il a sa carte au RPR et me taquine beaucoup sur mes valeurs de gauche. Il se gausse de la « civilisation judéo-chrétienne », un mot qui revient sans cesse à sa bouche. Face à ce rhétoricien brillant, je suis souvent à court d'argument pour défendre mes pauvres idées... ou ce qu'il en reste.

Laïcité

En intégrant l'Ecole Normale d'Instituteurs, je suis aussi entrée de plain-pied dans l'Education Nationale, et dans la grande famille des enseignants laïcs.

Le statut en Alsace - Moselle est hybride du fait du concordat. Une heure de religion est dispensée pendant les horaires scolaires, les élèves y assistent en principe, sauf dispense écrite des parents. Dans certaines salles de classe rurales, on trouve encore un crucifix. Quelques postes de l'école publique sont jusqu'aux années quatre-vingts occupés par des religieuses, parfois nous prenons leur succession et des parents ne comprennent pas que la journée ne commence plus par une prière.

Ce statut particulier rend peut-être encore plus farouche l'anticléricalisme du corps enseignant. C'est un fait que je découvre en intégrant « la maison » : ici on est anticlérical et athée, ou on n'est pas. Jeune normalienne, j'évoque mes engagements à la JOC. Cela me vaut surtout des moqueries. Je n'ai qu'une amie proche dans cette promotion avec laquelle j'échange parfois au sujet de la foi, qu'elle a alors bien plus vive que la mienne.

Dans ce milieu que nous faisons nôtre, la religion est un sujet de plaisanterie courant, la rancœur contre l'Eglise et tout ce qui la touche de près ou de loin est de bon ton. Comme nous sommes soumis au statut concordataire, nous avons aussi une unité de formation religieuse à l'Ecole Normale, car nous sommes censés enseigner nous-même l'heure de catéchisme. Evidemment tout le monde s'y refuse, du moins en Moselle, ce sont des catéchistes qui interviennent dans les écoles, mais la formation demeure. On peut en être dispensé. Pour moi, j'assiste aux cours. Ils sont donnés par un aumônier, qui a fort à faire avec les convictions laïques de ces étudiants agités. Il prend le parti de nous informer sur toutes les religions, ce qui m'intéresse et me donne matière à réfléchir.

Tout ce contexte largement anticlérical ne m'aide pas à progresser dans mon questionnement spirituel. Le fossé se creuse entre ma pratique et ma croyance d'autrefois et la manière de penser propre à l'Education Nationale. Je me laisse aller moi aussi à la raillerie, je suis complice de mes amis qui « bouffent du curé », je m'indigne comme tout le monde des prises de position de l'Eglise catholique et je deviens tant bien que mal adulte dans cet esprit de rébellion. C'est inconfortable au niveau des valeurs que je voudrais un tant soit peu préserver, mais la vie devient plus facile, avec moins d'exigences morales.

Mes parents sont parfois perplexes devant mon revirement. Je ne vais désormais à l'église que quand les événements familiaux m'y obligent. Et par souci d'authenticité, quand même, je n'y communie plus.

L'Afrique

Je vis à vingt ans une expérience très marquante : je pars pour trois semaines en Afrique avec deux amies. Mon aumônier de JOC m'a donné des adresses de missions catholiques au Burkina Faso et en Côte d'Ivoire, nous y logerons. Une fois sur place, nous improviserons aussi une incursion de plusieurs jours au Mali.

Le dépaysement est total. La misère est aussi grande au Burkina Faso que l'est le sourire sur le visage de ses habitants, quand ils nous lancent le traditionnel « Bonjour, ça va ? ».

Je vis cet été-là un contraste saisissant : je viens de passer trois semaines en RDA où tout est gris, lourd, où la propagande est partout et la crainte du régime palpable, où l'on suscite l'envie en tant qu'occidental, même si c'est l'un des pays les plus « nantis » du bloc de l'Est. Pourtant toute discussion d'ordre social devient assez vite impossible, même avec les jeunes, hors des normes du communisme.

Et ici au Burkina Faso, c'est une lutte quotidienne pour la survie, tomber malade peut être fatal, les enfants quémangent dans la rue mais la joie est présente, la chaleur humaine contagieuse. Mes raisonnements d'européenne sont ébranlés.

Mon aumônier nous a recommandées à un de ses amis qui est missionnaire à Bobo Dioulasso. Le père Jean-Marie décide de nous consacrer du temps pendant les quelques jours où nous sommes là. Il nous emmène chez des familles, nous avons la chance de partager leur table, leur fête de l'Assomption, qui est là-bas la fête des femmes. Il nous fait rencontrer des jeunes avec qui nous pouvons échanger, mesurer le contraste entre nos vies et les leurs, comme quand nous apprenons un jour que l'un des jeunes n'est pas là parce qu'il fait une crise de paludisme. Séjour riche d'authentiques rencontres et de profondes remises en question.

Mais surtout, je découvre une merveilleuse personne au service de son prochain. Le père Jean-Marie rayonne, il rayonne de cette lumière que j'avais vue sur le visage des jeunes sœurs des Voirons. Il est entièrement donné à sa tâche et il a l'air heureux. J'ai avec lui des conversations qui me ressourcent, qui remettent en cause mon agnosticisme, je pense toucher du doigt à nouveau cette foi naguère exaltante qui m'a fuie. La flamme de son engagement m'interroge : peut-on avoir donné toute sa vie pour du vent ?

Question qui demeure nichée en moi pendant de longues années encore, pendant ces années d'errance spirituelle où il sera resté comme un phare dans ma nuit...

Quinze ans plus tard, je vivais désormais sur sa terre natale, non loin de chez lui. Il avait dû revenir de mission. J'étais dans la joie de ma foi retrouvée, j'ai formé le projet d'aller le voir, d'évoquer avec lui tous ces souvenirs qui nous avaient liés après mon séjour pendant une correspondance de quelques années.

Mais Jean-Marie n'était plus, cruellement emporté à la cinquantaine par un infarctus.

A Dieu, mon ami...

Nord – Sud

Mon séjour en Afrique m'a beaucoup sensibilisée au problème de la faim dans le monde, aux relations Nord-Sud. Je m'intègre à un groupe de jeunes en train de se former pour réfléchir lors de sessions à cette problématique, dans une ambiance chaleureuse, avec des participants venus de différents pays d'Europe et des intervenants d'origine africaine. Nous remettons en cause nos habitudes de consommation qui affament l'hémisphère Sud.

Dans ce groupe, il y a Lucie. C'est une jeune femme qui revient de Calcutta, où elle a passé plusieurs mois aux côtés des Missionnaires de la Charité de Mère Teresa, qu'elle a même rencontrée. Lucie témoigne de façon bouleversante, on sent qu'elle a été transformée en profondeur par cette expérience. Pas de misérabilisme dans son témoignage, Lucie raconte avant tout l'amour qu'elle a vécu dans ces lieux de pauvreté extrême, elle évoque l'aura de Mère Teresa, la dignité des pauvres. Et dans les yeux bleu limpide de Lucie, je vois la même lumière que dans ceux du père Jean-Marie et des religieuses des Voirons, cette lumière qui m'interpelle à chaque fois : d'où vient-elle, si ce n'est de la connaissance de Dieu ?

Lucie vient présenter son diaporama dans mon école, je tiens à sensibiliser ma toute première classe à la vie dans les pays émergents. Mon directeur est impressionné aussi par ce qu'elle dégage. Il me demande si elle est religieuse. Non, Lucie n'est pas religieuse. J'ai su beaucoup plus tard qu'elle s'était mariée et avait eu des enfants.

Au cours d'un week-end dans les Vosges avec le groupe tiers-monde, nous partons en randonnée à travers la forêt le matin de la Pentecôte, jusqu'à une chapelle entretenue par la congrégation des marianistes. Nous assistons à l'office de la Pentecôte. Le lieu est beau, intime, le chant et la prière sont harmonieux, je vois autour de moi des participants pleins de ferveur, dont ceux du groupe. Je vois Lucie qui se recueille, qui se prosterne... Et cependant, au milieu de cette ferveur, je vis un tourment insupportable. Je n'arrive pas à croire à ce que les autres proclament. Pas la moindre trace de foi en moi, je me sens exclue, paria. Les autres semblent dans un état de grâce qui n'est absolument pas le mien. J'ai hâte de quitter cet endroit où je souffre.

Je n'ai jamais ressenti aussi cruellement le doute et l'absence de ferveur que dans ce lieu où tout semblait pourtant propice au recueillement...

Lumière et ténèbres

Depuis que j'ai perdu la foi en terminale, de temps en temps un rai de lumière m'attire vers les préoccupations spirituelles, mais dans l'ensemble tout se conjugue autour de moi pour me conforter dans mon incroyance.

Depuis toujours, j'ai eu de la tendresse pour ma tante qui m'a donné mon prénom. Elle est aimante, simple et généreuse à l'excès. Elle dessine magnifiquement.

Jeune fille, elle a pensé avoir une vocation religieuse, elle a séjourné un temps dans un couvent, mais des troubles psychiques et des problèmes relationnels avec les autres religieuses l'ont empêchée de s'engager durablement dans cette voie. Elle retourne chez ses parents.

Jeune femme, elle travaille dans un hôpital, puis entre au service d'un prêtre déjà âgé, dans un petit village où elle découvre une déférence d'un autre âge pour le curé de la paroisse. Ce prêtre est un vrai personnage, qui fait partie de notre famille, il vient avec ma tante à toutes les fêtes qui nous rassemblent. Il est très grand, une sorte de Général de Gaulle, la soutane qu'il porte quotidiennement en plus. Avec l'âge, sa tête ploie en avant, elle finira presque en angle droit avec son grand corps ses dernières années. C'est un homme discret, qui parle un français très châtié, avec de grands mouvements de sourcils. Il est issu de la bourgeoisie, mais nous considère sans condescendance. Pour mes sœurs et moi, c'est un peu comme un grand-oncle, avec qui nous gardons cependant une distance respectueuse. Nous passerons même des vacances auprès de notre tante dans son presbytère. Entre lui, notre oncle prêtre et notre vrai grand-oncle prêtre lui aussi, un homme humble et affectueux, il y a trois curés dans la famille.

Ma tante reste à son service pendant de très longues années, jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Elle partagera avec lui la maison qu'il acquiert pour sa retraite. Leur relation est faite à la fois de respect, de distance et de complicité, chacun finissant par connaître parfaitement l'autre.

C'est pendant les années de retraite du vieux curé qu'elle sombre dans les troubles mentaux qui l'avaient déjà assailli jeune fille. Elle fait des pénitences extravagantes pour expier des fautes dont elle s'accuse, elle nous tient un langage incohérent et nous devons plusieurs fois la faire hospitaliser en psychiatrie. Cela fait mal de la voir ainsi, dans cet environnement complètement inadapté à sa nature altruiste, à sa piété si vive.

Elle qui était pour moi un exemple de foi, de constance dans la fidélité à l'Évangile et à l'Église, son délire manifeste me plonge dans des affres de doute encore plus grandes. Une vie de croyance confiante et de piété, ce serait donc ça ? Tout ce qui l'animait ne serait donc que construction psychique erronée qui la détruit à présent ?

Ma tristesse pour elle est aussi grande que la béance de mon questionnement. J'entends partout parler de « névrose chrétienne ». Et si finalement toute foi n'était que cela, une névrose allant parfois jusqu'aux troubles psychotiques ?

Ce qui me rattachait à la foi chrétienne s'éloigne inexorablement de moi...

Il me reste cependant un lien ténu pendant toutes ces années avec le divin, c'est mon goût pour la musique sacrée.

Etudiante, je suis membre d'une chorale assez prestigieuse, qui se produit avec l'orchestre philharmonique de Lorraine. Nous chantons des œuvres complètes : le « *Requiem* » de Brahms, la « *Missa Solemnis* » de Beethoven, « *Roméo et Juliette* » de Berlioz ainsi que sa « *Damnation de Faust* », l' « *Oratorio de Noël* » de Bach...

J'affectionne particulièrement les œuvres sacrées, même si la « *Missa Solemnis* » est terriblement difficile à chanter. Je me sens à l'aise dans les messes en latin, maîtrisant encore le latin ecclésial.

Chez moi, j'écoute aussi avec bonheur de la musique sacrée. Palestrina, Monteverdi, Bach, les œuvres sacrées de Vivaldi, Haendel ou Mozart. Cette musique harmonieuse m'émeut et me ravit.

Parfois, je me dis que je reste reliée par un fil à la foi par le biais de cette musique. Tant de beauté peut-elle avoir été inspirée par le néant ? Les compositeurs ont-ils créé ces œuvres sublimes uniquement par obligation et sur commande, sans inspiration divine ?

Je n'ai pas du tout la même émotion quand j'écoute de la musique composée fin XIXe ou au XXe siècle. Les harmonies contemporaines me rebutent. Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y manque un souffle... peut-être bien le souffle divin, justement.

Pendant de longues années, la musique sacrée reste mon lieu de ressourcement, de respiration spirituelle.

Des années plus tard, quand j'ai découvert Hildegarde de Bingen, bénédictine allemande du XIIe siècle qui a laissé une œuvre immense touchant à tous les domaines, visions spirituelles, littérature, musique - des œuvres vocales d'une grande pureté - médecine, botanique, j'ai eu le sentiment que mon intuition se vérifiait. L'homme qui crée est parfois le vecteur de quelque chose d'infiniment plus grand que lui...

Au quotidien, je suis cependant plongée dans des préoccupations bien plus prosaïques.

Mes premières années d'enseignement sont denses en travail, je débute dans un métier, je passe des heures à préparer ma classe, je change de poste à chaque rentrée et je déménage en conséquence là où je suis nommée. Je n'ai plus de temps ni pour la chorale, ni pour la JOC. Je mets un terme à mes engagements.

Européenne

J'avance dans la vingtaine, et je vis toujours seule. Mes sœurs se sont mariées, elles ont leurs premiers enfants. Je suis tante et marraine avec bonheur, mais j'ai souvent le cœur lourd d'être l'éternelle célibataire. Aucune relation suffisamment durable pour que les présentations à ma famille se fassent. Je subis un revers sentimental très cuisant, ayant servi à rendre jalouse une petite amie plus officielle que moi – ce que bien sûr j'ignorais sur le moment. Je m'en remets avec bien du mal.

Ces peines de cœur me rendent peu accessible à des questions plus spirituelles, elles me minent le moral.

Je décide de tirer parti de ma liberté. Après ma première année d'enseignement, je postule pour une année de travail en Allemagne, et je suis retenue. J'ai peu de vacances d'été cette année-là car je dois me rendre à deux stages préparatoires – linguistique et pédagogique- en Allemagne. Mais j'ai quand même l'occasion de répondre à l'invitation d'une amie espagnole, une assistante de langue que j'ai rencontrée dans le groupe de partage sur le tiers-monde. Je vais passer une semaine chez elle près de Madrid. Je m'y rends en train, un voyage de vingt-quatre heures. De la couchette, au petit matin, j'ouvre le rideau et je vois les remparts d'Avila. Depuis, cette image m'est souvent revenue, maintenant que je vénère ardemment sainte Thérèse d'Avila comme ma sainte préférée.

Cette semaine en Espagne marquera définitivement ma vie, car parmi les amis de Pilar, il y a Manuel, et je vis avec lui ce qui ne m'était jamais arrivé : un coup de foudre vraiment réciproque. Premiers pas idylliques dans une relation passionnée qui durera deux ans. Je vais vivre désormais à l'heure européenne : en Allemagne pour y résider et y travailler, en Espagne à toutes les vacances, chez la famille de Manuel. Et un grand écart linguistique, puisqu'avec lui je dois parler en espagnol, et qu'en Allemagne, je travaille dans un jardin d'enfants où j'initie des petits Allemands au français. Je trouve mon équilibre dans cette situation que je n'avais pas prévue, mais qui satisfait mes instincts de « pigeon voyageur », d'autant plus qu'outre-Rhin, je visite les différents Länder avec mes amis, et qu'avec Manuel, je sillonne l'Espagne.

Le jardin d'enfants dans lequel je travaille est protestant. Je suis parfois interloquée quand la religion entre dans l'enseignement à ces petits : louange pour les récoltes, fête de la Saint Martin, chants pour l'Avent à consonance religieuse... Dans l'école laïque en France, je suis loin de tout ça. Dans mon esprit du moment également. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir pris un appartement dans une résidence de diaconesses, avec l'aide de la directrice de mon jardin d'enfants. Quotidiennement, je vais croiser ces religieuses protestantes, faire mien ce contexte. Je me lie d'amitié avec une autre enseignante française, protestante elle aussi. L'œcuménisme s'installe durablement dans mon rapport à la religion.

Cette année-là, le pape Jean-Paul II fait un voyage en Allemagne. Il passe dans notre ville de Speyer en mai 1987, juste après avoir prononcé le discours de béatification d'Edith Stein, qui a été enseignante ici, là où je vis et enseigne aussi. Fait qui me laisse dans la plus grande indifférence. Par simple curiosité, je me mêle à la foule avec mon amie, nous apercevons le Pape au loin, et je ne me sens pas concernée.

Ce n'est que dix-sept ans plus tard, revenue sur ces lieux, ayant entre temps découvert Edith Stein et me sentant profondément interpellée par sa vie, son témoignage et son œuvre, que je comprendrai que je suis passée cette année-là à côté d'un événement important pour l'Eglise... et pour moi-même. Mais à vingt-trois ans, ce n'est pas la foi qui me préoccupe, mais ma vie amoureuse.

Manuel et moi, nous n'envisageons plus la vie l'un sans l'autre. A Aranjuez, il m'emmène au Palais Royal dont nous comptons les fenêtres en nous disant que nous aurons autant d'enfants. Lui voudrait un garçon en premier, nous l'appellerons Rafael et quand nous aurons une fille, je lui suggère Belen, qui veut dire « Bethléem », mon prénom espagnol préféré.

Deux années de bonheur avec lui, de souffrance quand l'heure de la fin des vacances sonne et que je dois repartir, d'attente quand je compte les semaines avant de le revoir. Dans ces années-là, il n'y a pas encore de portable et d'internet, le téléphone est cher, on le réserve pour le dimanche ; il nous reste le courrier, que je guette chaque jour, écrivant beaucoup plus souvent que lui. Une lettre est une fête.

Après un an en Allemagne, je suis nommée sur un nouveau poste dans un petit village, à l'autre bout de la Moselle. Je déménage une fois de plus. Je prends la succession d'une religieuse catholique et les parents d'élèves me scrutent d'un air dubitatif. Je suis bien jeune et je ne vais pas à la messe. Cela ne plaît pas à tout le monde. Heureusement, je suis accueillie avec chaleur par le directeur d'école et sa famille, et je me ferai progressivement accepter, passant là-bas une année agréable.

Parallèlement, je fais toutes les démarches nécessaires pour obtenir un poste au lycée français de Madrid ou dans un autre établissement de cette ville pour l'année suivante. Mais je suis trop jeune, je n'ai pas assez de barème, je n'arrive pas à obtenir ma mutation. Que Manuel vienne en France est exclu, il ne parle pas le français et est trop attaché à son pays. Moi aussi je le suis, mais je suis prête à tout par amour pour lui... sauf à me retrouver en Espagne sans travail.

Face à toutes ces difficultés, notre relation s'essouffle. Je ne peux plus imaginer une troisième année à vivre écartelés de la sorte. C'est presque d'un accord tacite que nous rompons, par téléphone, un jour de juin. Ma dernière image de lui restera nos adieux sur le quai de la gare de Madrid aux vacances de Pâques précédentes.

Pour surmonter mon chagrin, je m'offre l'été suivant, seule, un voyage de groupe en Turquie. Je passe sur des sites archéologiques où l'apôtre Paul a prêché, Ephèse, Millet... Je n'écoute presque pas le guide, je n'ai jamais beaucoup aimé les visites guidées. Mais je m'imprègne des lieux, beaux et chargés d'histoire. Je souris en découvrant le supposé tombeau de l'évêque Saint Nicolas, moi qui suis lorraine.

Mais l'histoire des débuts de l'Eglise m'indiffère à ce moment-là de ma vie. Là aussi, ce n'est que bien plus tard, en me penchant sur les « Actes de Apôtres », que j'ai regretté de ne pas avoir goûté ce voyage pour le sens spirituel que j'aurais pu y trouver.

Pour l'heure, je débute un deuil impossible à faire. Toute ma vie, j'ai vécu avec le souvenir tenace de Manuel. Et je n'avais pas rompu non plus au fond de moi avec ce qui avait été ma belle-famille pendant deux ans.

Nous nous sommes revus, en toute amitié, avec mes enfants, vingt-deux ans après... Quelle joie de renouer avec sa famille, de véritables amis !

Manuel ne s'est jamais marié mais il a un adorable petit garçon... qui ne s'appelle pas Rafael.

Chapitre 3

L'âge adulte

Le mariage

Aussitôt après l'été de notre rupture, j'ai au moins une consolation professionnelle : j'obtiens un poste, à titre définitif cette fois, dans un charmant village tout près d'une grande ville. Je m'y installe et je m'y plais beaucoup.

Six mois plus tard, je rencontre celui qui deviendra mon mari. Nous avons beaucoup de goûts communs et dès nos premières sorties ensemble, une intuition très forte : à nous deux, nous aurons des enfants exceptionnels. A quoi a tenu cette intuition ? En tout cas elle s'est largement vérifiée...

Les choses vont très vite entre nous, peut-être parce qu'il a dix ans de plus que moi et déjà bien vécu. Il veut à présent se marier et fonder une famille. C'est aussi mon vœu.

Et me voilà rattrapée par toutes les traditions de ma famille : se marier, oui, mais de quelle façon ?

Je n'ai toujours pas progressé dans mon agnosticisme et mon ami, rationnel et scientifique, est encore plus agnostique que moi, il n'a aucune envie de se marier à l'église lorsque nous formulons notre projet au bout d'un an de relation amoureuse. On est en décembre, nous envisageons un mariage au printemps, et ensuite nous laisserons libre cours à notre grand désir d'avoir un enfant.

Pensant annoncer une bonne nouvelle, nous en parlons à mes parents.

Et là, une phrase lapidaire de ma mère :

« J'espère que ça sera un vrai mariage. »

J'ai compris le message : un mariage uniquement civil n'est pas le bienvenu.

Nous sommes froissés.

Nous abandonnons notre idée de mariage au printemps.

Et nous donnons la première place à notre désir d'enfant.

Et au printemps, ce n'est pas un mariage qui me transporte de bonheur, mais une grossesse.

Après tout, voilà mes parents devant le fait accompli : ils connaîtront dans leur cursus catholique sans tache l'épreuve d'avoir une fille enceinte hors mariage. Mises au point douloureuses de part et d'autre. Douloureuses mais salutaires : mes rapports avec ma mère ont été bien meilleurs une fois la crise passée. Souvent, une femme évolue dans ses relations avec sa mère quand elle devient maman à son tour. Cela s'est largement vérifié les années suivantes pour nous deux, peut-être d'autant plus que ma mère avait énormément d'affection et d'estime pour mon mari.

J'aime cette citation de Goethe : « *Etre adulte, c'est avoir pardonné à ses parents.* »

Notre petite famille étant en train de naître autour de cette promesse d'enfant, nous décidons de nous marier quand même avant la naissance, dans la simplicité, avec peu d'invités. Se repose alors la grande question du mariage à l'église. Un jour, je crois avoir un signe qui me pousse en ce sens : j'apprends de manière fortuite que le curé de mon petit village d'adoption m'est connu, nous nous étions rencontrés à l'aéroport, en partance pour le Burkina Faso, il emmenait un groupe de jeunes y construire une école. Nous avons sympathisé. Et le voilà prêtre là où je suis institutrice !

Tout émue en l'apprenant, j'appelle mon compagnon pour le lui dire, mais il est occupé par son travail et n'a pas le temps d'écouter l'histoire... qui en restera là. Nous annonçons à mes parents que nous ne nous marierons qu'à la mairie. Ils sont prêts à accepter notre décision, mais ils redoutent la réaction de l'oncle prêtre, des grands-parents.

Nous organisons une entrevue chez eux avec le curé de leur village, qui est comme un ami pour moi, engagé dans l'ACO, simple et humain, nous avons toujours eu beaucoup de vues communes. Il plaide notre cause auprès de mes parents. J'insiste pour leur faire comprendre que je ne peux pas prendre un engagement qui n'a pas de signification religieuse pour nous. Je ne veux en aucun cas galvauder un sacrement, c'est aussi une forme de respect pour l'Eglise et l'éducation religieuse que j'ai reçue. Le prêtre nous dit simplement que ce qui le contrarie, c'est que malgré tout, nous sommes des baptisés. Mais il trouve les mots justes pour apaiser la déception de mes parents.

Nous nous marions en 1990, un jour d'orage, dans le village où j'enseigne et où nous vivons.

Toute la famille proche et quelques amis sont là, et la fête réjouit tous les cœurs. Nous sommes heureux de notre engagement, de tout cet amour dans nos cœurs et autour de nous, de l'enfant qui sera là dans six mois, et d'avoir pu vivre les choses sans céder aux pressions, sans trahir nos valeurs propres.

Il y a des hasards dans la vie qui n'en sont pas.

Notre enfant, qui avait suscité des explications douloureuses avec mes parents, naît le jour de l'anniversaire de mon père. Moi qui ai toujours eu une relation très forte et très aimante avec mon père, je suis infiniment heureuse d'avoir réussi cette prouesse, de lui faire ce présent inestimable. Et d'ailleurs, sept ans plus tard, il deviendra aussi le parrain de son petit-fils.

Dès que je vois mon enfant, mon cœur déborde d'amour pour lui. Je comprends que je touche là l'expérience humaine la plus forte qui soit. Nous avons donné la vie à un être qui inscrira son histoire sur la terre des hommes. Il est tout petit, absolument sans défense, il dépend en tout de nos soins. J'ai la grande chance d'avoir un instinct maternel immédiat, un amour absolu pour ce bébé que je berce, que je cajole et que j'allaiter avec bonheur, d'autant plus que son papa en est aussi épris que moi et que nous vivons un trio idyllique pendant tous les mois qui suivent sa naissance. Notre fils est calme, communicatif, à quelques mois il pousse de grands éclats de rire qui nous ravissent. Je travaille à mi-temps pour mieux me consacrer à lui.

La question du baptême se pose de la même façon que s'était posée celle du mariage à l'église. Mais là aussi, nous refusons de céder aux convenances. Ne sachant pas si nous élèverons cet enfant dans une religion, nous ne le faisons pas baptiser, bien que ce choix fasse un peu grincer des dents autour de nous.

« Je parlerai à son cœur » (Osée 2,16)

Cependant, je m'interroge : maintenant que j'ai la responsabilité de l'éducation d'un enfant, quelles valeurs vais-je lui donner ? Quel langage vais-je lui tenir quant à la croyance ?

Je sais déjà que je ne veux pas le laisser dans l'ignorance. Il connaîtra les bases du christianisme, même si je ne les lui transmets pas comme coercitives. Je ne sais pas comment je le ferai, mais je n'ai pas l'intention de le couper de ce qui fait mes racines les plus profondes, qui sont aussi les siennes. Je me dis que le pire, c'est d'être dans la méconnaissance des bases de la religion de sa famille, de sa lignée. Comment adopter ou rejeter librement ce que l'on ne connaît pas ?

La question vient bien plus tôt que je ne l'avais imaginé.

A deux ans, mon petit bonhomme se plante devant moi avec ses grands yeux clairs, et il me dit tout de go :

« C'est qui, Dieu ? »

Je n'ai plus le choix, il faut que je reprenne ma quête spirituelle, puisqu'au fond, je me pose la même question que mon fils de deux ans.

Dans la décennie 1990, qui est celle où je donne trois fois la vie, je suis confrontée aussi de près à la mort. Mes grands-parents s'éteignent les uns après les autres, âgés tous les quatre. La première à partir décède quand mon fils a trois mois, après des années de déchéance dans la maladie d'Alzheimer. Elle a tant souffert, ne reconnaissant plus les siens, que nous vivons son départ surtout comme la fin de son calvaire. C'était une femme d'une grande piété, ne manquant jamais la messe le dimanche, priant avec nous petites filles et nous emmenant aux vêpres quand nous passions des vacances chez elle. Elle avait une foi craintive, modelée par un curé de paroisse parlant davantage de l'enfer que de l'amour de Dieu et qui pratiquait la censure sur les livres que pouvaient ou non lire les jeunes filles du village. Ce réflexe ne l'avait pas quittée : quand chez elle, elle me voyait avec un Zola à la main, elle risquait la question inquiète : « Tu lis un roman ? C'est bien ? »

Je l'aimais, ma petite mémé, et même si je savais qu'elle avait été rigide à l'excès dans l'éducation de ses trois enfants – mon père et mes deux tantes - à cause de sa piété et de sa morale exagérées, je la voyais plutôt comme une sainte, n'ayant jamais médité ou attisé des conflits, aimante et discrète, et absolument fidèle dans sa pratique religieuse. Un exemple de constance chrétienne.

J'avais beau être agnostique, le Ciel pour ma mémé, j'y ai cru volontiers parce qu'elle-même y croyait, ayant eu si peur toute sa vie de ne pas le mériter. J'ai prié de bon cœur à son enterrement, pour elle, avec elle, attitude intérieure dont je n'avais plus été capable depuis des années.

Quand j'ai été enceinte de mon deuxième enfant, mon grand-père, son mari, est parti à son tour.

La mort, la vie...

Mes deuils successifs me rendent sensible à ceux des autres.

Dans quelques jours, je vais donner naissance à mon deuxième enfant, et j'apprends par la presse locale qu'Etienne, mon amour platonique de jeunesse, vient lui aussi de perdre un grand-parent. Je n'ai plus de nouvelles de lui depuis bientôt dix ans. J'ai vaguement entendu dire qu'il était dans un monastère, mais je n'en suis pas sûre. Alors je lui envoie une lettre à l'adresse de ses parents, pour lui exprimer mes condoléances et renouer le contact avec lui. Je lui annonce aussi que je vais être maman pour la deuxième fois sous peu.

Une nouvelle année commence, et j'entre à la maternité après plusieurs « fausses alertes » et déjà bien fatiguée. Autant la naissance de mon fils s'était déroulée sans complications, autant ce deuxième accouchement est une épreuve, dans laquelle la souffrance du bébé se mêle à la mienne. Jusqu'à ce qu'elle pousse enfin son premier cri, nous aurons eu peur de perdre notre adorable petite fille. Quand je la découvre si belle, si délicate, n'ayant pas su pendant la grossesse si elle serait fille ou garçon, je suis émerveillée de ce nouveau cadeau que la vie nous a fait. Nous nourrissions le désir intense d'avoir une petite fille, et la voilà dans nos bras. Ces heures d'épreuve auront porté leur fruit merveilleux. Elle est en vie.

Alors que je suis encore à la maternité, mon mari m'apporte une lettre d'Etienne arrivée à la maison. Elle vient d'une abbaye. Elle a été écrite en deux parties, la veille et le jour de la naissance de notre fille.

Et j'y apprends qu'Etienne est moine depuis quelques années et sur le point de prononcer ses vœux perpétuels.

Je suis bouleversée.

Voici que quelqu'un que j'ai aimé intensément, que dans mon esprit Dieu « m'a pris » et qui est devenu moine m'écrivait pendant que je luttais pour donner le jour à ma petite fille...

Une brèche dans mon agnosticisme.

Je ne suis pas loin de croire aux miracles...

Dans les mois qui suivent, je suis submergée par mes tâches de jeune maman, mes enfants ont deux ans d'écart et je suis en congé parental pour me consacrer à eux. Cependant, en moi, quelque chose s'est ouvert. Mon fils, en grandissant, montre de la curiosité pour le religieux, et j'en suis attendrie. Je lui lis des histoires bibliques que je connais depuis bien longtemps, en y mettant le bémol de ne pas savoir si ce sont des histoires vraies. Je le lui dis simplement.

Je reprends une correspondance avec Etienne, en laissant une distance suffisante car au fond de moi, je ne sais toujours pas si un jour il m'a aimée davantage que comme son amie la plus proche. Je ne veux pas jouer les femmes qui rôdent autour d'un homme consacré. Il a prononcé ses vœux perpétuels et je respecte son choix, d'autant plus que je porte en haute estime le style de vie qu'il mène. J'attends surtout de lui qu'il réponde à mes mille et une questions, qu'il m'éclaire sur tous mes obstacles à la croyance. Il est toujours aussi brillant et fin intellectuellement, son érudition m'impressionne, il est capable de mettre de la lumière dans mes raisonnements brumeux par des références bibliques et historiques qui me font indéniablement progresser dans ma recherche de vérité. Pas à pas, je redécouvre, grâce à lui, la pertinence de la foi judéo-chrétienne.

A l'occasion d'un séjour non loin de son abbaye, nous lui rendons visite en famille. Il nous reçoit avec chaleur, il se libère quelques heures pour nous accompagner dans une promenade, il joue dans les chemins forestiers et au bord de l'eau avec nos enfants qui sont ravis de l'humour et de la gaîté de ce grand monsieur dans son vêtement fort inhabituel pour eux. Il a l'air heureux, je suis rassurée car je sais que ses choix de vie ont toujours été teintés d'hésitation. Nous passons à la boutique de l'abbaye et j'y achète des livres pour les enfants et une cassette de liturgie enregistrée là-bas.

Dans les mois qui vont suivre, nous prendrons une décision importante.

Au cours d'un séjour en Alsace chez des amis de mon mari, nous avons été enchantés par leur beau cadre de vie. En outre, notre fils souffrant de bronchites asthmatiformes à répétition, nous percevons la nécessité de lui offrir un air plus pur que celui du sillon lorrain. Et c'est ainsi que nous entreprenons de trouver tous les deux du travail en Alsace, ce qui se fera sans peine. Nous aurons aussi un coup de cœur pour un terrain dans un charmant village en bordure de forêt vosgienne, et le projet d'y construire une maison se concrétisera avec une simplicité déconcertante. J'ai toujours eu le sentiment très fort que j'étais attendue dans ce lieu précis, qui me ravit aujourd'hui encore.

Quand nos enfants ont quatre et deux ans, nous nous installons dans notre nouvelle maison, avec bonheur.

C'est un nouveau départ pour toute notre petite famille.

Je reprends le travail sur un poste exigeant qui va largement occuper mon temps en plus du quotidien de mère de famille.

Dans le cadre de mon travail en classe bilingue, je participe au printemps suivant à un voyage d'étude académique au Val d'Aoste. Dans le car qui nous y emmène, je m'assois à côté d'un monsieur que je ne connais pas. Nous faisons connaissance et j'apprends qu'il est le principal du collège dans lequel j'enverrai mes élèves deux ans plus tard. Nous sympathisons.

Les organisateurs du voyage nous distribuent des pochettes de documents qui sont marquées à nos noms. En voyant le sien, je suis fort surprise, c'est le même que celui du curé de mon enfance, un nom très rare que je n'ai jamais entendu nulle part ailleurs. Je lui demande s'il a de la famille en Moselle, il me répond que oui, et par quelques détours, je l'interroge sur un possible lien de parenté avec le prêtre que je nomme. Et voilà qu'il m'apprend qu'il est son neveu ! J'habite désormais à trois cents kilomètres de mon village natal, où il me dit être déjà allé pour visiter son oncle quand il y vivait encore. C'est une rencontre des plus improbables qui se joue là ! Nous évoquons avec chaleur le souvenir de mon cher curé, qui est décédé depuis, et à bavarder avec ce monsieur, je me rends compte qu'il a le même sourire que ce prêtre qui a illuminé toute ma jeunesse...

Quand je raconte par courrier cette incroyable rencontre à Etienne, il me répond que je peux considérer cela comme un « *clin d'œil du Bon Dieu* ». Et à vrai dire, oui, j'en suis fort troublée...

Il y a toujours à faire lorsqu'on s'installe dans une maison neuve. Nous mettons en place une rocaille alpine que je fleuris avec passion. Souvent, quand je suis ainsi occupée à jardiner, des refrains me viennent en tête, et parfois ce sont des cantiques que nous chantions dans la paroisse de mon enfance. L'un d'eux me revient avec insistance :

*« L'esprit de Dieu repose sur moi
L'esprit de Dieu m'a consacré
L'esprit de Dieu m'a envoyé proclamer la paix, la joie*

*L'Esprit de Dieu m'a choisi
Pour étendre le Règne du Christ parmi les nations,
Pour proclamer la Bonne Nouvelle à ses pauvres.
J'exulte de joie en Dieu, mon Sauveur ! ... »*

Je garde une grande attirance pour la liturgie catholique, qui est celle de mes racines. Ces refrains sont en moi pendant toutes ces années de doute, cependant que je cherche aussi dans les autres religions des réponses à mes questions multiples.

Lente maturation d'une quête spirituelle qui se dresse en filigrane de ma vie bien remplie d'obligations concrètes...

L'un de mes beaux-frères est aussi en quête permanente de sens, il s'engage dans la voie du bouddhisme pendant quelques années et je découvre cette philosophie par son intermédiaire. Elle ne me laisse pas indifférente.

Puis il suit d'autres méandres, il fait à un moment un grand pas vers la foi chrétienne, et nous en parle avec la chaleur d'un converti. Les échanges avec lui m'interpellent profondément. J'ai toujours été sensible à tout témoignage d'attirance pour le Christ, étant moi-même encore profondément attachée à sa personne.

Mon questionnement intérieur devient très insistant, au point qu'à un moment j'ai un mouvement de recul, revenir vers la foi chrétienne me fait peur car je ne me sens plus depuis longtemps en phase avec l'Eglise catholique. Accepter de croire supposerait un retournement de ma vie que je repousse avec mes dernières forces.

Un jour, lasse de cette lutte intérieure, je me penche sur un livret en allemand que m'a envoyé une amie pour les vœux de la nouvelle année 1997. Je la sais versée dans la sophrologie, l'analyse transactionnelle, le Reiki... Je me dis que ce livret de pensées qu'elle a choisi pour moi doit être issu d'une de ces mouvances, et pour apaiser mon esprit mis à l'épreuve et penser à autre chose qu'à la religion, je me mets à le lire. Il s'intitule :

« *Wenn du genau hinschaust* » (Si tu y regardes vraiment bien) de *Andreas Pohl*.

Chaque page est illustrée d'une belle photo. C'est une méditation sur le regard que l'on porte autour de soi et en soi, sur le sens de nos racines, de notre perception du temps qui passe et de la façon dont nous nous y inscrivons... Chaque texte, écrit à la deuxième personne, porte en lui une question qui appelle à relire sa vie dans des petites choses qui peuvent paraître insignifiantes.

Je suis séduite, je le lis jusqu'au bout. Tout cela me paraît beau et bon.

A la dernière page, la photo d'une bougie de faible lueur dans la pénombre.

Et le livret se termine sur cette pensée (je traduis de l'allemand) :

« *Souvent, tu te dis que ce que tu fais, les autres ne le font plus depuis longtemps, ce pour quoi tu te bats, les autres l'ont abandonné depuis longtemps. (...)*

Mais si tu y regardes vraiment bien, ta présence est indispensable et importante. Ton enthousiasme, ton élan, ton énergie sont comme la lumière dans l'obscurité... (...)

Ce feu en toi n'est pas le fruit de ton propre effort. Un « Autre » l'a déposé en toi et t'a appelée à briller et à répandre de la chaleur. Entretiens-le fidèlement en toi, comme ton plus grand trésor. Bien sûr, tu ne vas pas embraser le monde entier avec ça, mais tu seras un signe visible que tu existes, - et pour Celui qui a allumé cette flamme en toi. »

Je tombe à genoux et je pleure à chaudes larmes.

Une seule parole me vient :

« *Tu me veux, c'est ça, Tu me veux ?* »

Je me sens vaincue...

Cette grâce inattendue m'apporte une bouffée de bonheur. Je cherche depuis si longtemps à tâtons, et voilà que j'ai un début de réponse de la manière à laquelle je m'attendais le moins, au moment où je ne le souhaitais même pas... Mystère de Dieu, qui nous rejoint là où nous sommes, dans ce que nous sommes, qui se révèle de la façon la plus audible par notre pauvre être de chair et de sang, prenant en compte toute notre histoire...

Après la grâce, il faut durer. Elle n'est qu'un commencement.

J'ai encore des réticences à me dire que je vais devoir faire un pas vers l'Eglise... Mais en même temps, j'y suis attirée.

Mon fils suit ses premiers cours de religion à l'école - toujours le statut concordataire d'Alsace - Moselle. A son entrée au CP, nous avons fait le choix de ne pas le dispenser de cet enseignement, surtout parce que la catéchiste est une personne que nous connaissons bien et apprécions beaucoup, elle rayonne d'une lumière communicative. Je lis avec grand intérêt le cahier de religion de mon petit garçon.

Jusqu'alors - nous habitons ce village depuis presque deux ans - je n'avais fait aucun pas vers la paroisse.

Un mercredi matin, j'emmène mon fils et ma fille à la messe des enfants et j'y reste avec eux. Je veux voir quel genre de langage tient le curé de la paroisse. C'est un homme âgé qui a l'air bon a priori. Il commente la parabole de l'arbre qui porte de bons fruits et de l'arbre qui porte de mauvais fruits. Il leur dit :

« Celui qui dit que Dieu n'existe pas, ça c'est très mauvais. »

Je suis heurtée par cette parole. J'ai beaucoup d'amis athées, mais qui respectent les croyances des autres et s'engagent dans de multiples causes humanitaires et sociales. Je ne peux pas avoir d'opinion aussi tranchée sur ce qui est bon et ce qui est mauvais. Je me rends compte que mon retour vers l'Eglise ne sera pas aisé. Mais je persévère néanmoins. Je sais qu'il va falloir que je me positionne, car nos enfants vont arriver à l'âge où on leur proposera la préparation à la Première Communion, et ils ne sont même pas baptisés.

Je partage beaucoup cette recherche spirituelle avec mon mari. Comme moi, il s'interroge, il lit, il débat volontiers du sujet. Il me fait découvrir Théodore Monod et nous sommes touchés par sa pensée, qui réconcilie science et foi. Je lis son livre « *Terre et Ciel* » et j'y trouve, après mes doutes de terminale, des réponses convaincantes sur la conciliation possible entre Dieu et la théorie de l'évolution de l'espèce. J'ai souvent regretté aussi qu'adolescente, personne ne m'ait proposé de lire Teilhard de Chardin. J'y aurais trouvé des pistes de réflexion dans ce domaine.

A ce stade de ma quête spirituelle, je ne sais pas encore vers quelle église je vais me tourner. Le catholicisme constitue mes racines profondes, mais le protestantisme m'attire sur bien des points. Je nourris le désir de faire baptiser nos enfants mais je me sens encore incapable de faire, pour eux, un choix aussi déterminant.

Au fil du temps, l'Eglise catholique paraîtra cependant notre lieu de culte le plus évident, d'autant plus qu'elle est la seule présente dans notre vallée.

Le temps des épreuves

Je crois profondément que Dieu donne à qui se confie en Lui les forces nécessaires pour affronter les tempêtes de la vie. Et que certaines grâces sont en quelque sorte préparatoires aux tribulations.

Alors que je commence à goûter la quiétude de ma foi retrouvée, la tornade s'abat sur nous.

Etienne m'annonce dans une lettre qu'il quitte les ordres.

C'est pour moi un bouleversement émotionnel et psychique extrême. J'ai passé quinze années à me demander si sans sa vocation religieuse, Etienne aurait fait sa vie avec moi. Et au moment où je me sens entièrement en phase avec son choix de vie, il prend à nouveau un autre chemin.

Dans les mois qui vont suivre, je l'imagine très fragilisé, et ma meilleure amie et moi, nous l'entourons, à distance, aussi bien que nous le pouvons. Notre affection inconditionnelle lui est acquise, c'est le moment ou jamais de la lui témoigner.

Pendant des semaines, je vais trembler qu'il ne mette fin à ses jours, car quitter les ordres n'est jamais un choix facile. Cette inquiétude ne me laisse pas de répit, elle me trouble profondément.

Nous sommes le dernier samedi de juin, l'année scolaire s'est terminée le jour même, joyeusement puisque nous fêtons le départ en retraite d'un collègue et la mutation d'une autre.

A présent, je vais pouvoir reposer mon esprit éreinté.

Nous sommes en fin d'après-midi.

Le téléphone sonne. Au bout du fil, mon père, en larmes. Tout en sanglots, il me dit d'une voix qui vacille que le mari de ma sœur s'est suicidé.

Je m'effondre, je crie et je pleure, j'essaie de croire qu'il me parle de quelqu'un que je ne connais pas, mais il sanglote et l'affreuse réalité me gifle violemment.

Mes enfants, affolés, vont chercher leur père dans le jardin.

Il y a l'interminable traversée de la France de part en part en voiture avec mon mari pour aller accompagner ma sœur dans les démarches funéraires. Je regarde les pompistes, les caissiers, les autres automobilistes, je me dis qu'ils sont en vie.

Roger, lui, que nous aimions tant, n'est plus.

Déchirure.

Nous n'avons rien vu.

Ses fils ont quatorze et neuf ans, il en avait quarante. Ma sœur, veuve, à l'âge où on n'a que des projets...

J'ai au moins cette consolation de le voir au salon funéraire, de pouvoir lui faire mes adieux, ce que le reste de la famille ne pourra pas car le corps sera mis en bière scellée pour le rapatriement à son village natal.

La nuit, là-bas, chez eux, je pleure dans les bras de mon mari.

Je lui dis : « C'est froid, la mort. »

Je pense à la mère de Roger.

C'est son enfant.

Je pense à cette dévastation de toute notre famille.

Aux obsèques, j'ai voulu trouver le courage de faire une lecture choisie par ma sœur.

Lecture du livre des Lamentations

3, 17-26

J'ai oublié le bonheur, la paix a déserté mon âme ! Et j'ai dit : « Toute mon assurance a disparu avec l'espoir qui me venait du Seigneur. »

Revenir sur la misère où je m'égarais, c'est de l'amertume et du poison ! Sans trêve, mon âme y revient, et je la sens défaillir.

Mais voici que je rappelle en mon cœur ce qui fait mon espérance : les bontés du Seigneur ne sont pas épuisées, ses miséricordes ne sont pas finies ; elles se renouvellent chaque matin, car sa fidélité est inlassable. Je me dis : « Le Seigneur est mon partage, c'est pourquoi j'espère en lui. » Le Seigneur est bon pour qui se tourne vers lui, pour celui qui le recherche. C'est une bonne chose d'attendre en silence le secours du Seigneur. »

Pendant des semaines, j'ai récité, pensé, ruminé ce texte intérieurement. Sans relâche.

Début novembre, un trop-plein de douleur et de fatigue m'amène à pousser la porte d'un cabinet de psychiatre. J'ai quelques jours d'arrêt de travail et je veux retourner en moi-même. Je lui dis tout ce qui me tourmente : ce deuil impossible à faire, ma difficulté à assimiler le renoncement à ses vœux d'Etienne, ma quête spirituelle que tous ces tourments ont rendue à la fois plus vive et plus difficile, et un très fort désir d'enfant dans lequel mon mari ne m'accompagne pas vraiment. Parler me fait du bien. J'irai le voir plusieurs fois.

Il me dit que si l'on réfléchit trop à faire ou non un enfant, on ne le fait jamais.

Chez moi, pendant ces jours de pause solitaire, j'écoute et je réécoute la cassette que j'avais achetée à l'abbaye quelques années plus tôt. Les cantiques et les psaumes me travaillent en profondeur, d'autant plus qu'Etienne y est parfois soliste, je reconnais sa voix, cette voix amie qui me parle de la détresse de l'homme et du secours de Dieu. Je pleure et j'écoute encore et encore ces moines qui expriment tout ce qui me traverse à moi aussi le cœur, la souffrance, le doute, l'appel à l'aide, la confiance en Dieu.

*C'est lui qui te sauve des filets du chasseur
et de la peste maléfique ;
il te couvre et te protège.
Tu trouves sous son aile un refuge :
sa fidélité est une armure, un bouclier.*

*Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit,
ni la flèche qui vole au grand jour,
ni la peste qui rôde dans le noir,
ni le fléau qui frappe à midi.* (Psaume 90)

Dans les cantiques, le nom du Christ revient sans cesse.

« *Dieu, viens à mon aide
Seigneur, à notre secours !* »

Je saisis la main qu'il me tend et je m'agrippe à elle.

Quelques jours plus tard, ma meilleure amie donne naissance à son deuxième fils. Nous allons la voir à la maternité, je prends ce bel enfant dans mes bras et je supplie mon mari de me donner le bonheur d'être maman à nouveau. Il sourit.

En sortant de la clinique, comme nous sommes samedi soir, je formule le vœu d'aller à la messe. Nous entrons tous les quatre dans une grande église presque vide, où il n'y a que des personnes âgées et où les chants sont d'une discordance affligeante. Mais je me sens bien, là, dans cette maison qui est ma maison depuis toujours. Je vais communier. C'est un baume sur mon cœur en lambeaux. Je suis en train de retrouver le chemin de la messe dominicale.

Retour vers l'Eglise

Au printemps suivant, le jour de Pâques, toute notre famille et celle de mon amie, marraine, sont réunies pour le baptême de nos enfants, qui ont sept et cinq ans. Nous leur avons proposé ce baptême, et ils l'ont accepté. C'est la catéchiste que nous aimons tous qui les a préparés au sacrement, et mon oncle prêtre qui préside la cérémonie. L'eau, l'huile sainte, la lumière, tous les symboles du baptême réjouissent nos cœurs, d'autant plus que des enfants du village sont là pour entourer les nôtres. A la fin de la célébration, nous entonnons le « *Magnificat* ».

Pendant le repas de famille, j'annonce que je suis enceinte de notre troisième enfant.

La vie après la mort, le printemps, tout renaît...

« *Dieu a fait grâce* », c'est la signification de son prénom. Elle naît quand les arbres ont leur plus belle parure d'automne.

En grandissant, elle ensoleillera nos jours. Gaie, pétillante, pleine de vie, c'est l'enfant de la revanche sur l'adversité. Source inépuisable d'amour, elle nous fait rire et nous enchante.

Elle recevra le baptême à six mois, de notre bon vieux curé de paroisse, le jour où son frère fera sa première communion.

Je déborde de gratitude pour ces trois enfants merveilleux que la vie nous a donnés.

J'ai retrouvé le chemin de l'église, la messe dominicale, le ressourcement dans les Ecritures et l'Eucharistie. Mais je conserve un regret, c'est celui de sentir un jaillissement de foi en moi et de ne pas trouver un réel interlocuteur dans mon cheminement. J'aimerais avoir un accompagnateur spirituel. Notre vieux prêtre est très bon et dévoué, mais fatigué et malade, il n'a guère de temps à consacrer à ses paroissiens en dehors des obligations pastorales habituelles – qui sont déjà nombreuses.

Un jour, il me téléphone avant de prendre sa retraite pour me dire qu'un nouveau prêtre très dynamique arrive dans les paroisses de notre vallée. Je suis pleine d'espoir. La messe de sa prise de fonctions est de toute beauté. Ses homélies s'avèreront d'une grande spiritualité, elles me nourrissent semaine après semaine. Il connaît très bien le judaïsme et y fait des références fréquentes, qui sont profondément enrichissantes.

Je m'intéresse de plus près aux Ecritures. Profitant de mon congé parental et du temps que je peux y consacrer, je vais lire pendant ces deux ou trois années la Bible presque en totalité, et redécouvrir des textes que je croyais connaître, mais que je n'avais jamais scrutés avec autant d'attention. J'ai une prédilection pour l'Evangile de saint Luc et les Actes des Apôtres, pour les Lettres de saint Paul et de saint Jean, pour tous les Prophètes, surtout Isaïe, et les Psaumes. Je m'émerveille des Livres de Tobie, Esther, Judith, Jonas, du Cantique des Cantiques. Nourriture intense dont je ne me lasse jamais.

Je suis abonnée aussi depuis quelque temps à une revue spirituelle chrétienne et je lis chaque soir des méditations bibliques qui accompagnent les textes liturgiques du jour. Elles sont rédigées, cette année-là, par les moines bénédictins de l'abbaye de la Pierre-qui-Vire. Ces méditations me parlent avec une actualité saisissante, combien de fois n'ai-je pas trouvé, et aujourd'hui encore, un écho à mes préoccupations du moment dans ces commentaires des textes lus ce jour-là dans toutes les églises catholiques. C'est à mon sens une des grandes forces de notre Eglise, cette unité des lectures qui s'offrent à tout fidèle pareillement, où qu'il soit, chaque jour.

Toujours en quête désespérée d'un guide spirituel qui puisse me consacrer un peu de temps, j'engagerai à un moment une correspondance avec l'un des moines rédacteurs de ces méditations – qu'il soit béni à jamais.

Cependant, je garde en moi des ressentiments non résolus contre l'Eglise quant à la place qu'elle fait aux femmes. Je lis quelques ouvrages qui augmentent mon sentiment d'injustice, des phrases glanées ici ou là dans d'anciens textes ecclésiastiques, dans toute une théologie du péché qui a jeté l'opprobre sur les femmes pendant des siècles...

Des amis que nous nous sommes faits peu de temps auparavant, assez traditionalistes, augmentent mon agacement en ne cessant de me conseiller de taire ces idées, d'être « *comme Marie* », silencieuse et soumise à mon mari. Un langage que je ne peux admettre.

Je vais peu à peu me sentir investie d'une mission, celle de réhabiliter les femmes dans cette Eglise que j'ai rejointe mais dont je ne parviens pas à épouser toutes les prises de position. Je vais lire tout ce qui me tombera sous la main sur ce sujet, des livres que m'offre en général mon mari, qui comprend mes points de vue à ce moment-là. Je ne peux que déplorer que les femmes soient toujours les bienvenues dans les sacristies et la catéchèse, mais bien peu pour apporter un éclairage spirituel à l'Eglise. J'ai envie de pouvoir m'exprimer, mais je me sens étouffée dans l'œuf.

Dépitée, je prie avec ferveur, mais d'une façon de plus en plus émotionnelle. Je suis prise d'une fièvre mystique qui ira en s'accroissant de jour en jour. Et peu à peu, je vais basculer...

Notre nouveau prêtre me l'avait pourtant dit : dans le judaïsme, la mystique n'était accessible qu'à partir de l'âge de quarante ans, une fois l'éducation de la Torah et du Talmud achevée, sous peine de devenir fou.

Je n'ai que trente-cinq ans, et je lis et interprète la Bible seule... Je suis avide de tout témoignage mystique reconnu par l'Eglise...

Ai-je été rattrapée, à ce moment-là, par mon hérité familiale, la névrose mystique de ma tante ?

Ai-je imploré pour avoir intériorisé un trop-plein de souffrances de tous ordres tout au long de ma vie ?

Le fait est que je perds peu à peu la raison...

Chapitre 4

La maladie

Imperceptiblement, je ne parviens plus à faire le tri entre ce qui est de l'ordre de la foi sensible, de l'émotion religieuse, et ce qui sera diagnostiqué plus tard comme mes premières hallucinations, qui vont devenir de plus en plus sévères au fil des mois. Je m'attache de façon démesurée au personnage de Marie de Béthanie, la douce sœur de Marthe et Lazare, dont j'ai toujours aimé l'attitude d'écoute aimante aux pieds du Seigneur – je suis de ceux qui pensent, comme Jean Pirot dans son livre « *Trois amies de Jésus* » ou les orthodoxes et certains protestants, qu'elle est un personnage complètement distinct, dans l'Évangile, de Marie de Magdala, que l'on appelle couramment « *Marie-Madeleine* ».

Je désire sincèrement me mettre dans cette attitude évangélique en écoutant, à l'intérieur de moi, la voix bouleversante de beauté que j'entends distinctement et que j'attribue au Christ, je m'identifie progressivement à Marie de Béthanie, je deviens Marie de Béthanie... Je serai assaillie au fil des mois par des voix de plus en plus nombreuses, dans toutes les langues que je maîtrise, me sentant reliée en droite ligne au Ciel et à tous les saints que je vénère le plus.

Et comme je le comprendrai bien plus tard, ma pathologie sous-jacente m'empêche d'exercer un regard critique sur le délire dans lequel je m'enfonce.

Bien des gens autour de moi remarquent que je ne suis plus la même, que ce que je vis, dis et écris n'est plus de l'ordre de la normalité. Je ne peux accéder à leur raisonnement et accepter des soins. Je me brouille avec mes meilleurs amis plutôt que de renoncer à ma vie intérieure, même si je suis dans une souffrance extrême du fait de la distorsion entre mon monde hallucinatoire, idyllique et valorisant, et ma vie quotidienne, plate et répétitive. Et pourtant je continue à l'assumer, mes enfants ne manqueront de rien si ce n'est de disponibilité psychique et de réalisme de ma part.

Je souffre dans cette vie étroite, étant femme au foyer, je suis presque totalement désocialisée. Ma famille est loin. Mon mari est désemparé mais ne m'est pas d'un grand secours. Nous nous enfermons dans un fonctionnement pathologique, avec des affrontements violents. Notre entourage croyant sous-entend avec insistance que c'est dans notre couple que nous trouverons l'issue à cette impasse. Au fond de moi, je sais que la solution n'est pas là. Mais je ne suis pas entendue.

Je tourne le dos à l'Église catholique, qui est dans la fièvre du Jubilé de l'an 2000. Je n'y prendrai aucune part. Nous nous intégrons à une petite paroisse évangélique par l'intermédiaire d'amis. Nous la fréquentons le dimanche pendant six mois, avec bonheur, y rencontrant d'authentiques chrétiens, partageant avec eux des cultes beaux et fervents, dans une grande fraternité. Je ne peux regretter cette expérience qui m'a ouverte à une autre Église, que je respecte absolument, même si je suis réservée quant aux dérives pentecôtistes que l'on observe dans certaines. Par contre, j'y remarquerai encore davantage que dans l'Église catholique le peu de place faite aux femmes, et je ressentirai un manque dans l'absence de référence à Marie et aux saints. Au bout de quelques mois, je m'y heurterai aux mêmes barrières quand j'essaierai de faire passer mes révélations mystiques incohérentes au pasteur. Je cesse toute pratique religieuse, vivant cette solitude spirituelle comme un ultime renoncement. Je souffre intensément. Je me réfugie dans la lecture des grands mystiques - sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, Elisabeth de la Trinité, Hadewijch d'Anvers - espérant trouver dans ces écrits une confirmation de ce que je vis dans mon monde intérieur.

Tout n'aura pas été perdu, cette nourriture spirituelle m'aura instruite et réconfortée dans ma dérégulation.

Au paroxysme de ma construction délirante, je suis hospitalisée dans un service fermé de psychiatrie.

Seuls ceux qui sont passés par là et éventuellement leurs soignants peuvent se figurer la souffrance que l'on vit en ces lieux. On y descend au plus bas de la condition humaine. Avec en outre tous les effets secondaires, abrutissants les premiers jours, des traitements.

Le plus extrême de la détresse et de l'humiliation.

Et pourtant...

Et pourtant je vis là quelque chose de l'amour humain, quelque chose de l'amour divin.

Une amie très chère me rend visite souvent, avec une écoute et une bonté infinies. Elle avait vu avant moi que j'étais malade, mais je n'avais pas voulu l'entendre.

Je me confie à un prêtre aumônier de la structure, auquel je serai éternellement reconnaissante, qui trouve les mots pour me réconforter, qui me fait amorcer une réconciliation avec moi-même et me donne une absolution dans ce lieu si hostile. Que ne l'ai-je rencontré plus tôt !

Je noue des liens avec les autres malades, qui sont tous là pour des problèmes différents du mien, je me prends d'amitié pour certains. La voisine de chambre qui me relève dans le couloir lorsque je perds connaissance, accusée par l'infirmier de simuler un malaise, le SDF qui passe ici l'hiver, la jeune fille abusée dans son enfance, le toxicomane qui émerge de son cauchemar, la jeune maman qui pleure sa fille morte à sept ans...

Tous, je les porte encore dans mon cœur.

Mon psychiatre est un homme bon, il comprend qu'il ne peut pas me priver de ce qui me fait vivre, il m'autorise à franchir la porte verrouillée du service plusieurs fois par semaine pour me rendre aux offices à la chapelle de l'hôpital. Là, je réentends la Parole de Dieu avec des oreilles neuves, tremblante encore sous l'effet des neuroleptiques.

Je redécouvre dans ma détresse toute la force de l'Eucharistie.

Longtemps après, j'irai encore à la messe le dimanche dans cette chapelle, là, avec le peuple des petits, des simples en esprit, des blessés de l'âme, des « fous » en tous genres qui sont devenus pour moi comme une seconde famille, je suis des leurs et cet aumônier sait nous parler.

Il m'a tendu la main et m'a rendu ma place de simple brebis dans le grand troupeau du Christ.

Je passe trois semaines dans cet hôpital avant d'entamer une longue convalescence chez moi.

Pour me recueillir en moi-même, m'offrir une respiration silencieuse loin de mes obligations de maman – mes enfants sont encore bien jeunes - je séjourne pendant une semaine dans un couvent de religieuses plutôt âgées, où je trouve un grand réconfort dans la prière, la liturgie et la solitude. J'y lis « *L'histoire d'une âme* » de sainte Thérèse de Lisieux. J'écoute une série de conférences enregistrées sur la prière. Je partage mes repas avec trois prêtres sympathiques qui me trouvent bien taciturne. C'est peu dire que quelque chose en moi s'est éteint.

Je ne suis pas encore tout à fait délivrée de mes hallucinations, qui cèderont peu de temps après grâce à une lettre de mon vieux moine bénédictin, qui m'aide à débusquer les dernières traces de mon délire de façon incontestable. J'ose croire que sa prière ardente n'y a pas été pour rien.

Cette fois, je dois faire le deuil de toute cette vie intérieure exaltante qui m'a habitée pendant presque deux ans.

Je sombre dans une profonde dépression qui me ravagera pendant des mois.

Se réveiller dès l'aube avec l'appréhension de toute une journée de souffrance qui s'annonce. N'attendre que le soir pour s'oublier dans un sommeil chimique.

Trouver insurmontables les tâches les plus simples du quotidien, fournir un effort surhumain pour continuer à tenir sa maison, à faire ses courses, à être maman.

Ne plus avoir de goût à rencontrer autrui, ne plus être capable de s'émerveiller de ce qui naguère nous enchantait.

Ne pas parvenir à chasser de sa tête un nuage dense de souffrance et de culpabilité.

Je ressasse encore et encore ce que j'ai dit, ce que j'ai écrit, ce que j'ai fait d'insensé pendant ces mois de déraison. Je m'en veux terriblement d'avoir importuné les hommes d'Eglise de mon entourage et ce bon vieux moine que j'ai assailli de lettres et qui n'y pouvait rien. J'ai d'amers regrets d'avoir malmené mon mari, mes amis les plus chers, ma famille, d'avoir été sourde pendant ces mois de troubles aux besoins réels de mes enfants en temps, en attention, en écoute.

La lucidité qui me revient me renvoie à la béance de mon vide affectif et social, que mon délire ne cessait de compenser.

Je ne travaille plus, je suis comme une femme de ménage qu'on ne reconnaîtrait pas comme telle et qu'on ne gratifierait pas.

L'amour de mon mari m'échappe de jour en jour, depuis longtemps il se désintéresse de moi, mais cette femme qui pleure l'indispose encore davantage.

J'essaie de me reconstruire une identité sur les décombres de ma vie psychique avec un psychologue qui m'écoute patiemment. Ce sera long.

Je suis épuisée. Je retourne en clinique psychiatrique peu avant Noël pour trois semaines, loin de chez moi, sans possibilité de visites, pour réapprendre le goût de vivre. Juste avant mon départ, au sortir de la messe, une amie paroissienne me met autour du cou, dans un élan d'affection, la croix qu'elle porte toujours sur elle et qui symbolise toute sa foi ardente.

Ce séjour portera ses fruits. Entre des activités manuelles, de la marche, du chant, du théâtre, de l'expression corporelle, je reconquiers un peu de confiance en moi.

Des liens profonds se tissent avec les autres malades. Nous échangeons beaucoup sur les origines de notre souffrance, sur nos ressentis, sur nos déceptions aussi quant à notre suivi psychiatrique ici ou là. J'expérimente une fois de plus la fraternité des laissés-pour-compte de cette société de la performance.

Dans cette clinique, je ne suis pas coupée non plus de l'Eglise, je peux assister à la messe dans la chapelle ou dans la paroisse de la ville. Je vais m'y réconcilier avec le dogme qui me pose le plus de problèmes depuis longtemps dans le catholicisme, celui de l'Immaculée Conception, puisque j'y suis le 8 décembre et que je partage à ce sujet avec un prêtre. Je goûte une fois encore la grâce du sacrement de réconciliation.

Après ce séjour, je remonte peu à peu la pente.

Sans que j'aie compris ce qui a motivé cette demande, le prêtre de ma paroisse me confie le merveilleux service de donner la communion à la messe. Je m'en acquitte avec bonheur et gratitude. Communier aux deux espèces à l'autel, porter le Corps du Christ à mes frères et sœurs en Eglise, auxquels je suis de plus en plus attachée, me comble spirituellement et va m'ouvrir une voie de guérison.

Je reçois aussi le sacrement des malades.

Peu à peu, je m'habitue à cette foi confiante, totale bien que dépourvue d'émotion. Je suis dans la nudité de la prière aride, sans ressenti, j'en souffre mais je ne doute pas pour autant. Je dois m'abandonner à la confiance, à la foi en Eglise sans plus me laisser aller à des élans mystiques dont je ne saurais, dans la faiblesse de ma convalescence, discerner s'ils sont authentiques ou pathologiques.

Je vais de mieux en mieux, à la faveur aussi d'un traitement médical plus adapté, et ma psychothérapie faisant son œuvre en profondeur.

Quelques mois plus tard, je me sens prête pour un saut essentiel : je reprends mon travail d'institutrice, non sans appréhension car je redémarre sur un nouveau poste après quatre ans de congé parental.

La fraîcheur innocente de mes petits élèves, leur affection, leur spontanéité vont me tirer de ma morosité. J'ai à nouveau une mission dans la société, des contacts hors de chez moi, un emploi du temps à tenir. Mon supérieur hiérarchique me témoigne sa confiance et me rassure sur mes compétences. Je me reconstruis.

En quête de moi-même

Je vais également m'intégrer davantage à la vie de ma paroisse : je participe à des soirées de réflexion et de prière en petits groupes autour de thèmes proposés par le diocèse pour le temps du carême. Je prends part aussi avec un vif intérêt à des soirées de lecture biblique encadrées par notre prêtre. J'y puiserai des connaissances qui me faisaient défaut et un goût encore plus prononcé pour les Ecritures.

Dans ce cadre, merveilleuse expérience aussi que cette soirée où une femme de religion juive invitée par notre prêtre nous fait vivre une Pâque, avec les textes et les plats symboliques de cette grande fête du judaïsme, qui fut aussi la dernière de notre Sauveur. Je ne peux dorénavant plus dissocier ma foi chrétienne de la foi juive.

Je me plongerai à cette période avec fascination dans l'œuvre et le témoignage de vie d'Edith Stein, qui résume si bien à elle seule la cohérence de la continuité judéo-chrétienne. Elle qui, en recherche de Dieu, s'était exclamée « *Das ist die Wahrheit !* » (*Voilà la vérité !*) en lisant « *Le livre de la vie* » de sainte Thérèse d'Avila, ne me passe-t-elle pas en quelque sorte le flambeau en me faisant comprendre que toute ma vie, je n'ai été qu'en quête de vérité, et que ma recherche aboutit au Christ Fils de Dieu, Messie issu du peuple juif et offert aux chrétiens de toutes obédiences et à tout homme qui le reconnaîtra comme tel ?

Et le chemin de croix d'Edith Stein, qui va du Carmel d'Echt au camp d'extermination d'Auschwitz, me rappelle que tout disciple du Christ désireux de le suivre doit accepter de se charger à un moment ou à un autre de la croix qui pèse lourdement sur ses épaules.

Entre ma vie spirituelle intense, mon métier, ma vie de famille et mon cercle d'amis, tout pourrait se passer au mieux, mais il n'en est pas ainsi. Depuis les premiers assauts de ma maladie, ma vie conjugale ne cesse d'être conflictuelle. J'en souffre profondément. Nos enfants assistent impuissants à nos déchirements.

Des amis de notre communauté de paroisses, engagés dans le Chemin Neuf, se montrent désireux de nous venir en aide et nous proposent de participer à une session Cana pour couples en juillet 2004. Nous nous y inscrivons. Nous emmenons nos enfants près du lieu de la session, ils seront répartis dans des centres d'accueil encadrés par des bénévoles des fraternités Cana, nous ne les retrouverons qu'à la fin de la semaine.

L'ouverture œcuménique du Chemin Neuf me ravit.

La session est d'une intensité émotionnelle et religieuse exceptionnelle. J'y prie, j'y chante, j'y parle et j'y écoute de toute la profondeur de mon être.

Dans les temps liturgiques, qui sont de toute beauté, je suis profondément heureuse, pleine de ferveur, mais dans les partages en groupe autour de notre histoire et de notre ressenti de couple, j'exprime du dedans de moi et j'entends de la part de mon mari des choses très douloureuses à assimiler.

Et là se produit ce que je n'aurais su prévoir.

Mon psychiatre avait jugé bon de suspendre mon traitement et mon suivi un an auparavant, puisque je donnais tous les signes de la guérison.

Là, dans ce contexte ecclésial et fraternel si chaleureux, contre toute attente, je rechute.

Tout me revient comme quatre ans plus tôt, l'émotion mystique démesurée, les voix que j'entends, le repli sur mon vécu intérieur. Et l'impossibilité d'exercer un esprit critique sur ce que je suis en train de vivre, la réalité extérieure devenant moins prégnante que ce que j'expérimente au plus profond de moi-même.

Mes trois années de rémission m'apparaissent soudain comme un sommeil de mon âme. Je vis au-dedans de moi ce que d'autres mystiques ont décrit comme l'amour sponsal pour le Christ. On a beau me dire que c'est à mon mari que je dois porter cet amour-là, j'ai beau m'y efforcer, trop d'événements, depuis trop d'années, m'ont fait comprendre qu'il ne m'aimait pas vraiment pour moi-même, et qu'en outre il brouillait souvent mes chemins vers Dieu, inconsciemment certainement, plutôt que de me mener vers Lui. A ses côtés, je ne peux devenir celle que je suis vraiment au plus profond de moi. Je voudrais que la blessure profonde de notre couple puisse guérir, mais j'ai une conscience trop vive du gouffre qui nous sépare désormais pour oser encore l'espérer.

Après une semaine de vacances consécutive à la session Cana, pendant laquelle je suis dans un état très confus, de retour à la maison, je réamorçe une descente aux enfers. Le conflit avec mon mari devient très violent, il me voit sombrer à nouveau dans un mysticisme exacerbé et perd toute patience, d'autant plus que je recommence à tenir des propos hors du commun que je tente une fois encore de transmettre à des hommes d'Eglise.

Tandis que se trame autour de moi un internement sous contrainte, je me rends à un rendez-vous organisé par mon généraliste à l'hôpital psychiatrique, seule, et je suis sommée par un médecin qui ne me connaît pas de revenir le soir même, avec mes affaires, pour me faire hospitaliser. Son attitude à mon égard se raidit dès que j'évoque mes espérances d'une réconciliation entre Juifs et chrétiens, lui n'étant vraisemblablement ni l'un, ni l'autre. J'obéis à son injonction, je vais préparer mon bagage et je reviens, toujours seule, au volant de ma propre voiture, je traverse même le parc de nuit, sans infirmier, avec ma valise, pour trouver le pavillon où on m'attend. Et l'on va changer sans raison valable cette hospitalisation libre en hospitalisation sous contrainte, dans un service fermé vétuste, sous la responsabilité d'un psychiatre odieux, qui ne considèrera que le diagnostic de son confrère, niera ma souffrance conjugale et m'interdira l'accès à la chapelle pendant tout mon séjour.

Je ne trouve de consolation que dans les échanges fraternels avec les autres malades du service. La jeune fille abusée dans son enfance qui était déjà là trois ans et demi plus tôt me reconnaît dès mon arrivée et nous tombons dans les bras l'une de l'autre.

L'aumônier me fera aussi l'amitié d'une visite.

Je garde le souvenir d'une infirmière douce et à l'écoute.

Quand je reviens chez moi au bout d'une dizaine de jours, mon mari m'annonce qu'il a trouvé un appartement et qu'il va me quitter. Ce qu'il fait.

Toute violente que soit cette situation, je vais mettre à profit le calme revenu dans la maison pour accélérer ma convalescence. Et cette fois je ne suis plus aussi seule pour traverser la tourmente : je dispose depuis quelque temps d'internet et je vais pouvoir y puiser du soutien dans mon épreuve par le biais des forums de discussion orientés vers la psychologie ou la foi chrétienne. Je vais y trouver de la compassion, des conseils pour rebondir, je vais m'informer sur ma maladie, partager avec d'autres qui ont vécu des tourments comparables. Moi qui me méfiais du virtuel, je vais m'y faire de véritables amis, tisser des relations riches et durables, expérimenter la solidarité sur ces réseaux qui sont une véritable chance pour les personnes très isolées et en souffrance.

Le quotidien est lourd, je suis fatiguée, mais je garde pied dans le réel en continuant à travailler et en élevant mes enfants, leur père assumant heureusement sa part de présence à leurs côtés et me rendant dans les premiers temps d'indispensables services.

J'aurai la chance, pendant cette période, d'être soutenue par un psychiatre fin et compétent. Le traitement le plus adapté me stabilisera durablement. En veillant à mon hygiène de vie et en m'accordant suffisamment de sommeil, je mène désormais une existence des plus normales.

L'envie de porter un regard optimiste sur la vie me reviendra progressivement.

Et au fil des mois, des années, je découvre que je peux aider autrui par mon expérience et ma combativité. Comprendre l'indicible souffrance pour l'avoir vécue. Etre à mon tour lumière pour qui demeure encore dans les ténèbres et la lutte contre le désespoir, sur le net ou dans la vie ordinaire...

Epilogue

Dans toutes ces tribulations, à aucun moment je n'ai perdu la foi. Bien au contraire, le Christ en croix, le Christ ressuscité est mon frère, tout proche, et mon espérance. Je n'éprouve aucune révolte contre Dieu. La foi m'a été donnée dans un contexte tellement douloureux qu'elle est mon bien le plus précieux dans l'épreuve. C'est là que je me ressource, c'est par elle que je vais de l'avant.

Je me sens à l'abri de la désespérance dans mon amour filial pour le Père, dans mon amour maternel pour mes enfants.

Fidèlement, dans les limites de ma disponibilité et de mes forces, je partage la vie de ma communauté de paroisses, ma famille d'adoption. Et je vois davantage dans mon existence trace de la Providence que du malheur.

A présent, six années plus tard, je peux regarder avec fierté et gratitude le chemin parcouru.

Mes enfants sont ma joie au quotidien. Ils ont souffert avec nous dans la tourmente, mais ayant gardé à parts égales l'amour et l'attention de leurs deux parents, ils se sont construits chacun de la plus belle des façons. Je ne cesse de m'émerveiller de leurs personnalités riches, toutes différentes, mais toutes en promesse d'accomplissement.

Malgré les aléas du divorce, j'ai pu rester dans notre maison, dans ce village que j'aime tant, dans mon école et dans ma paroisse qui sont autant de ports d'attache chers à mon cœur.

Je m'épanouis bien mieux dans mon métier, la sérénité venue, que dans mes jeunes années. Le sourire de mes élèves, c'est le sourire de mon quotidien. Les éclats de rire avec mes collègues, autant de moments précieux qui rendent la vie plus fluide et plus légère.

Je vis à distance de ma famille, mais nous sommes proches par le cœur. Ma petite maman, partie si brutalement en mars 2010, est présente en moi comme jamais, je la ressens libérée de toutes ses angoisses, veillant sur nous à chaque instant. Mystère de la communion des saints, de cette foi de l'Eglise qui fait que nous ne perdons pas l'amour et l'espérance pour ceux qui, en Christ, n'ont quitté que leur enveloppe charnelle. Promesse de retrouvailles dans la joie.

Dans le doute, j'ai connu la grâce.

Dans le désespoir, j'ai trouvé le secours.

Dans l'humiliation, j'ai cheminé vers l'humilité.

Dans le dépouillement, j'ai appris à ne glorifier que l'essentiel :

Merci, Seigneur Jésus.

Remerciements

Je tiens à remercier toutes les personnes, citées ou non dans ce témoignage, qui m'ont accompagnée tout au long de ma vie sur mon chemin de foi.

Merci à ma famille, qui n'a pas toujours compris mes excès et mes revirements, mais qui ne m'a jamais retiré son amour pour autant.

Merci à mon ex-mari, qui m'a donné trois enfants merveilleux et m'a permis de rester dans notre maison.

Merci à mes amis, qui sont nombreux et avec qui les liens demeurent au long des années, tissés de toute la richesse de nos vécus respectifs et communs.

Merci à mes voisins et collègues, à ceux que je côtoie dans cette région et dans cette communauté de paroisses que j'aime, et auxquels je suis reconnaissante de m'avoir adoptée.

Merci à tous ceux qui m'ont soignée avec compétence et humanité quand je n'avais plus d'autre choix que de m'en remettre à eux.

Merci à mon oncle prêtre qui m'a donné le baptême, et qui m'a obligée malgré lui à chercher sans relâche et partout le vrai visage du Christ auquel je crois.

Par souci de discrétion, certains prénoms ont été changés dans ce récit.

Mars 2011,

Véronique

« Ne rien préférer à l'amour du Christ »

Saint Benoît de Nursie

Bibliographie

- Traduction Œcuménique de la Bible*, Editions du Cerf, 1988
- La Bible de Jérusalem*, Editions du Cerf, 1998
- Lectionnaire pour la Liturgie des Défunts*, Editions Fleurus
- Liturgie catholique*
- Cantique D 125, Cantique K 35*
- Règle de saint Benoît*
- Revue Panorama et Méditations bibliques rédigées par les moines de la Pierre-qui-Vire*, Bayard, 1998 à 2002
- Anne Frank, *Le journal d'Anne Frank*, Editions Calmann-Lévy, 1950
- Vercors, *Les animaux dénaturés*, Editions Albin Michel, 1994
- Friedrich Nietzsche, *L'Antéchrist*, Editions Gallimard, 1990
- Karl Marx, *Critique de la philosophie du droit de Hegel*, Editions Aubier, 1971
- Andreas Pohl, *Wenn du genau hinschaust*, Verlag Ernst Kaufmann, Lahr, 1995
- Théodore Monod, *Terre et ciel*, Babel, Entretiens avec Sylvain Estibal, Editions Actes Sud, 1997
- Amédée Hallier, Dominique Megglé, *Le Moine et le Psychiatre : Entretiens sur le bonheur*, Editions Bayard, 1995
- Jean Pirot, *Trois amies de Jésus*, Editions Lire la Bible, 1986
- Guy Bechtel, *Les quatre femmes de Dieu*, Editions Plon, 2000
- Eugen Drewermann, *L'évangile des femmes*, Editions du Seuil, 1996
- Rémi Fabre, *Les protestants en France depuis 1789*, Editions La Découverte, 1999
- Geneviève Comeau, *Juifs et chrétiens, le nouveau dialogue*, Editions de l'atelier, 2001
- Christine Pellistrandi, *Jérusalem épouse et mère*, Editions Lire la Bible, 1989
- Annaëlle Chimoni, *Le Livre d'Annaëlle*, Editions du Rocher, 2000
- Jean-Jacques Antier *Le mysticisme féminin*, Editions Perrin, 2001

Joachim Boufflet, *Faussaires de Dieu*, Presses de la Renaissance, 2000
Thérèse d'Avila, *Œuvres complètes*, Editions du Cerf, 1995

Thérèse de Lisieux, *Histoire d'une âme*, Editions du Sarment, 2001

Elisabeth de la Trinité, *J'ai trouvé Dieu, œuvres complètes tome II*, Editions du Cerf, 1979

Dominique Poirot, *Jean de la Croix, poète de Dieu*, Editions du Cerf, 1995

Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen*, Editions du Rocher, 1994

Paul Mommaers, *Hadewijch d'Anvers*, Editions du Cerf, 1994

Elisabeth de Miribel, *Edith Stein, la bénie de la Croix*, Editions du Livre ouvert, 2002

Michel Dupuis, *Prier 15 jours avec Edith Stein*, Editions Nouvelle cité, 2000

Dom André Gozier, *Prier 15 jours avec saint Benoît*, Editions nouvelle cité, 1995

Pierre Michalon, *Prier 15 jours avec l'abbé Paul Couturier*, Editions Nouvelle cité, 2003

Jean-Marie Lustiger, *Le choix de Dieu*, Entretiens avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, Editions de Fallois, 1987

Ghislain Lafont, *Qui est Jésus ?*, Editions Parole et Silence, 2001

Thomas a Kempis, *L'imitation de Jésus-Christ*, Editions Salvator, 1999

Revue Autrement, collection Mutations, N° 190, Janvier 2000, *Des saints, des justes*, Editions Autrement, 2000

<https://www.histoiredunefoi.fr/>